

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE
DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

N. IORGA

*

HISTOIRE
DES ROUMAINS

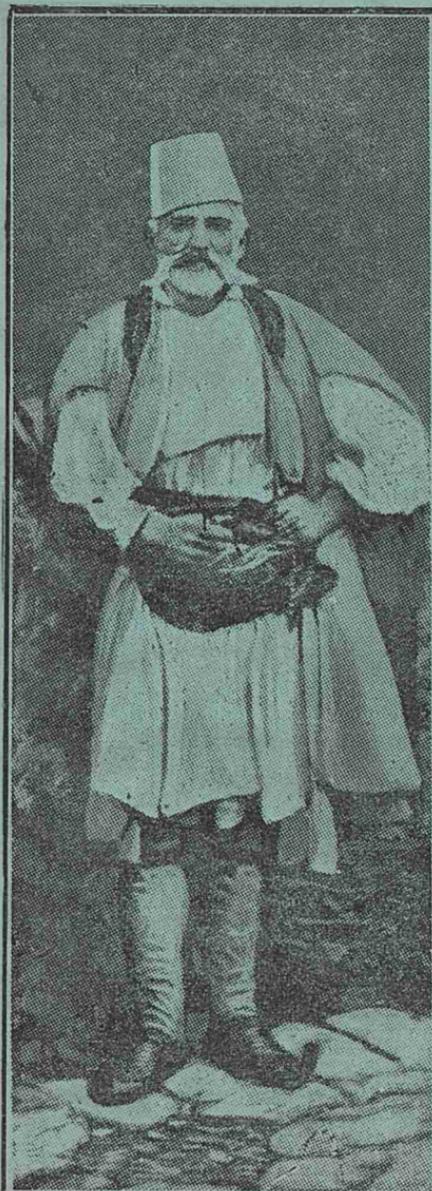
DE LA

PENINSULE DES BALCANS

(Albanie, Macédoine,
Épire, Thessalie, etc.)



Publiée par la Société
des Macédo-Roumains
❖ de Bucarest ❖



BUCAREST

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1919

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE
DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

HISTOIRE DES ROUMAINS

❖ DE LA PÉNINSULE DES BALCANS ❖

(Albanie, Macédoine, Épire, Thessalie, etc.)

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,
membre de l'Académie Roumaine.



BUCAREST

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1919

**Publié par la Société des Macédo-Roumains
de Bucarest.**

PRÉFACE

Il existe une question latine dans la péninsule balcanique, et l'Occident latin ne peut pas l'oublier au moment où, aux dépens de l'ottomanisme mourant, il soutient les revendications, bien naturelles, de l'hellénisme en Europe même et sur la vieille terre d'Asie.

Cette question touche l'avenir de la nation à demi-latine des Albanais et surtout la nation de pure provenance latine, avec un mélange slave beaucoup moins important que pour ses frères du Danube, des Roumains habitant les bourgs et les villes de la Macédoine et surtout de l'Albanie et qui peuplent de leurs troupeaux, comme au temps des Illyres et des pâtres italiens de Varron, les vallées du Pinde.

Ces colons romains, ces émigrés de l'Italie républicaine sont là depuis deux mille ans.

Moins partagés que les Albanais eux-mêmes, qui ont su conserver toujours des relations avec le monde latin, grâce aux ambitions normandes et angevines et aux intérêts du Siège pontifical de Rome, ces Roumains, qui portent encore le nom, inoubliable, des ancêtres, ont été en même temps séparés de leurs frères danubiens par la poussée slave du VI-e siècle et, écartés, par la même poussée, du littoral de l'Adriatique et renfermés dans la plaine de Thessalie, qui devint pour des siècles la Grande Valachie de leur liberté, que respecta l'Empire byzantin.

Bergers, conducteurs de caravanes, agriculteurs, ils ren-

dirent possible la formation d'un nouvel État soi-disant bulgare à Ochrida au X-e siècle et fournirent les éléments ethniques nécessaires aux premiers États serbes du littoral. Puis, vers 1200, lorsque les Latins conquièrent Constantinople, ils créèrent cet Empire „valaque“, blac — pour parler comme Villehardouin, Robert de Clary, Henri de Valenciennes et Baudouin d'Avesnes—, qu'un savant autrichien, un slaviste, dénué de préjugés, qualifiait dans ces termes : „C'est un Empire valaque avant tout, qui s'appelle bulgare parce que les frères roumains (ses fondateurs), réussirent à s'élever aussi à la situation de souverains des Bulgares. Il est donc inadmissible de parler de l'Empire des Asénides comme d'un État bulgare. Si de la sorte on perd une pièce d'histoire purement slave, la vérité historique n'a fait que gagner. L'Empire était valaque, bulgare et roumain, la dynastie, valaque¹.“

En même temps les Roumains, avec leurse voisins albanais, permettaient la création d'un despotat d'Épire, qui ne faisait que remplacer en Europe l'Empire grec expulsé par la victoire des chevaliers de l'Occident, et bientôt leur Thessalie devint, sous des chefs grecs ou apparentés aux anciennes dynasties de Constantinople, une province autonome.

Sous les Turcs cette situation privilégiée se conserva. Mais à partir du XVII-e siècle ceux des Roumains qui,

¹ *Abhandlungen aus dem Gebiete der slavischen Geschichte: Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asaniden, dans les Comptes-rendus (Sitzungsberichte) de l'Académie de Vienne, section de philosophie et d'histoire, XCV, pp. 18-19: „Es ist ein vorzugsweise wlachisches Reich das sich bulgarisch nennt weil es den walachischen Brüdern gelang sich auch zu Herrschern von Bulgarien zu erschwingen. Es ist dann doch wohl unstatthaft von dem Reiche der Asaniden als einem bulgarischen zu sprechen. Geht dadurch auch ein Stück rein slavischer Geschichte verloren, so hat damit die geschichtliche Wahrheit nur gewonnen. Das Reich war wlachisch-bulgarisch-roumänisch, die Dynastie aber wlachisch.“*

habitants des villes, pratiquaient le commerce, trouvèrent les moyens de s'enrichir par des relations suivies avec ces pays de l'Ouest où ils n'étaient pas exposés à être dénationalisés par des nations rivales, et surtout par les Grecs. On a découvert leurs rapports avec Venise : un peu plus tard des chartes spéciales leur étaient accordées en Transylvanie et en Hongrie. Les plus entreprenants des membres de ces „Compagnies grecques“ poussèrent jusqu'à Pesth, à Vienne, à Trieste et plus loin encore.

Ils furent les premiers à soutenir même avant 1800 ce mouvement de civilisation nationale qui avait commencé à Moschopolis et dans d'autres places de l'intérieur. Puis des Roumains de Bucarest les connurent chez eux ou à Constantinople, après 1848. Enfin l'État roumain se préoccupa de leur sort, faisant de cet homme exceptionnel qui fut Apostol Mărgărit son délégué permanent dans le Pinde, qui se couvrit d'écoles roumaines. A un moment donné en 1892 on put avoir même un Métropolitain, qui ne fit, du reste, que passer.

Des Français, Jean Piétry, l'abbé Faveyral, consacrèrent leurs efforts pour populariser cette cause des Roumains du Sud. Elle déchet lorsque cet appui manqua. L'heure est venue où ce concours précieux peut sauver une nation d'une si glorieuse et lointaine origine. Ce serait aussi conserver quelques centaines de mille d'hommes intelligents et énergiques à la latinité française et italienne pour laquelle une nouvelle époque d'influence et d'hégémonie s'ouvre en Orient le lendemain de la plus difficile et la plus noble des victoires.

Ces pages dont une petite partie est empruntée à un compte-rendu que nous avons publié dans le Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale de Bucarest ne prétendent que donner une information sommaire, qui, surtout en français, manquait jusqu'ici.



Carte de la Macédoine par Abeleanu, contenant les localités habitées par des Roumains.

I.

Les origines.

Les Roumains du Pinde — jadis aussi des Balcans — qui portent dans l'histoire, de même que leurs frères du Danube et des Carpathes le nom de Vlaques que leur donnèrent les Byzantins, de même que les Allemands, les Slaves et les Magyars et qui se font appeler, mais seulement certains d'entre eux, Aromîni ou Armîni, forment une partie détachée, isolée, en grande partie dénationalisée, et empêchée par de douloureuses vicissitudes de former un État séparé, de la romanité d'Orient.

L'origine de cette romanité superposée à l'élément primitif, thrace et en partie illyre aussi, doit être cherchée dans une longue série d'actes d'infiltration et de colonisation qui se passèrent entre le troisième siècle avant Jésus-Christ et les expéditions de l'empereur Trajan, qui donnèrent au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne au territoire déjà romanisé des limites définitives au Nord et à l'Est—, dans les montagnes de la Dacie et dans la steppe orientale des Scythes.

Il y eut d'abord le combat des armées de la république contre les pirates de l'Illyrie maritime, contre les sujets pillards du roi Agron et de la reine Teuta, puis de leur successeur, Pleuratus. Un établissement d'éléments italiens dut suivre sur la lisière conquise contre

ces barbares, qui furent détruits ou rejetés à l'intérieur. Plus tard des peuplades illyres et thraces formèrent la base et le soutien du royaume, ayant seulement la façade grecque, de cette Macédoine qui osa revendiquer l'honneur de représenter contre l'Asie la revanche hellénique. Après la mort d'Alexandre-le-Grand et la fin de son „Empire d'Orient“, une nouvelle Macédoine séparatiste surgit, et Rome dut lui disputer le littoral balcanique, voisin de celui de la Dalmatie déjà occupée et transformée au point de vue national. Des chefs illyres, portant aussi le titre royal que tous les princes de ces régions, tous les capitaines de clan et tous les usurpateurs heureux emprunteront à l'héritage de la royauté macédonienne, dont le souvenir était resté si vivant, se rencontrent au cours de cette œuvre historique qui donna aux Romains, avant l'époque impériale, la possession de toutes les régions occidentales de la péninsule des Balcons.

Des données précises manquent pour qu'on puisse fixer les conditions dans lesquelles eut lieu la romanisation qui suivit le triomphe définitif des armes de la République. Il faut admettre cependant — et nous l'avons souvent indiqué — qu'il y eut à côté de l'envoi par voie officielle des colons et de l'établissement des soldats qui avaient rempli leur carrière et qui avaient déjà contracté des liaisons dans le pays, des apports de population dus à l'initiative des classes rurales italiennes elles-mêmes. Dans une région, comme l'Italie de cette époque, qui recevait d'ailleurs, de la Sicile, de l'Afrique, des îles de la Méditerranée orientale, de l'Égypte, sa subsistance et qui transformait les anciens champs labourés par des paysans libres dans des fermes confiées au labeur des esclaves ou bien dans des parcs et des jardins de plaisance autour

des luxueuses villas, le rôle de ces paysans d'ancienne et vigoureuse race était bien fini. Ils ne pouvaient ni se plier aux nouvelles conditions de vie à la campagne, ni trouver des places dans les villes déjà envahies par des intrus étrangers, venant d'aussi loin que l'Asie sémite. Ne voulant pas déchoir et périr d'une misérable mort lente, ils durent émigrer. Une partie d'entre eux se dirigea vers l'Ouest et donna à la Provence son caractère si nettement romain, l'autre, la plus importante, prit, à travers les défilés des Alpes orientales, le chemin qui menait aux Balcans et au Pinde.

Il y eut parmi eux des bergers, et il y eut des agriculteurs. Les uns et les autres trouvèrent sur ce nouveau territoire d'anciens habitants, clairsemés et d'une civilisation de beaucoup inférieure, qu'ils étaient en mesure de pouvoir dénationaliser, en leur inculquant un autre langage, mais sans rien changer aux mœurs et aux coutumes. C'est la seule manière dont on puisse expliquer la disparition assez rapide de cette race illyro-thrace, si étendue et si bien douée, qui a laissé le nom de ses tribus des rivages de la Mer Adriatique jusqu'au fond de l'Asie Mineure.

On s'est habitué à mentionner, pour expliquer d'une manière plus simple, mais beaucoup moins plausible, ce procès ethnique, la mesure, attestée par le seul texte de Tite-Live, — et ce n'est pas sans doute le meilleur des témoins, — que prit le gouvernement romain au deuxième siècle av. J.-Chr. de faire raser sept cités de la Macédoine révoltée et d'en remplacer les habitants dispersés par des Romains de pure race italienne. Ce serait la source, la source unique de cette romanité du Pinde. Il faut sans doute se représenter la question d'une manière plus complexe et en chercher la solution, non seulement dans les pages des his-

toriens, que les mouvements de population sans bruit et sans éclat n'intéressaient guère et qui n'avaient pas de place pour leur exposition banale, mais aussi dans la connaissance, acquise aussi ailleurs et à d'autres moments de l'histoire, de ces lentes migrations muettes dont les effets sont parfois plus grands que ceux des conquêtes les plus brillantes et des plus glorieux triomphes.

De tous ces événements il résulta la domination de la langue latine vulgaire parlée par des Romains de race ou par de nouveaux Romains, d'assimilation, plus nombreux même que les premiers, dont ils étaient les disciples définitivement apprivoisés, du cap Matapanon au moins du golfe de Lépante et de celui d'Artajusque dans les vallées des Carpathes septentrionaux, du côté où vivaient les peuplades germaniques, et de l'Adriatique à la Morava et au Vardar.

L'invasion slave dut briser l'unité de la race qui s'était formée de ce mélange et qui — comme les langages romans paraissent en Occident dès le VIII^e et le IX^e siècle — commençait déjà à donner une tournure propre au latin vulgaire apporté par les immigrés, les colons et les vétérans.

Au VI^e et au VII^e siècle il y eut donc une scission entre les Roumains du Nord et ceux du Sud, entre lesquels les intrus slaves s'étaient intercalés, et non pas pour disparaître, comme d'autres barbares, mais bien pour persister, s'étendre et prospérer.

Ces Roumains du Sud sont les ancêtres des Aromâni d'aujourd'hui, dont il s'agit de retracer ici, brièvement, l'histoire si peu connue dans le silence des sources qui ne portaient aucun intérêt à ce tronçon garé d'une race qui avait été grande et puissante.

II.

Les Roumains du Pinde avant leur mention dans les sources.

Le choc slave, amenant la destruction des villes latino-helléniques qui prospéraient sur le rivage de l'Adriatique et faisant partir les Albanais, dans un nouvel exode, vers les Alpes de l'intérieur, dont ils tirent leur nom, rejeta les Roumains du Pinde dans la Thessalie, l'Acarnanie et l'Étolie, peut-être même dès cette époque aussi dans les îles qui bordent le rivage, comme à Corfou.

Ce fut un fait capital pour le sort ultérieur de cet élément latin. Il se trouva désormais dans une situation inférieure à celle des Albanais, en partie romanisés eux aussi, ainsi que le montrent le nombre et la valeur des anciens termes latins dans leur langage actuel, qui pouvaient conserver leurs relations avec cet Occident catholique d'où plus d'une fois on leur vint en aide, empêchant leur absorption dans la masse slave ou dans le voisinage grec. Enchâssés dans la Thessalie grecque, sur laquelle ne s'était jamais étendue l'influence ethnique des conquérants romains, les Roumains du Sud furent, non seulement séparés pour toujours de leurs frères du Danube, mais aussi empêchés d'entretenir des rapports avec les régions dont en grande partie ils tiraient leur origine et dont ils parlaient la langue.

Ce fut leur grand malheur historique, et ils leur fallut des efforts extraordinaires pour se trouver un chemin vers les territoires auxquels ils avaient la conscience de devoir appartenir, sinon par la dépendance politique, au moins par le caractère de leur civilisation.

Cependant même dans cette Thessalie qu'ils habitaient pendant l'hiver pour aller chercher avec le printemps leurs cases de bois dans la montagne du Pinde et jusque dans le Balcan même, Rome, au moins celle des Papes, qui s'était maintenue après la catastrophe de la Rome des Césars, ne les abandonna pas aussitôt et complètement. L'exarque pontifical qui était l'archevêque de Thessalonique, dès le IV-e et le V-e siècle, retenait les territoires romains de la Thessalie dans la dépendance de l'Église d'Occident. Il y eut même à l'époque de Justinien un moment où le Pape se sentit obligé d'exercer lui-même son autorité, et on le voit combattre, en 531, les tentatives de l'ambition envahissante du Siège de Constantinople sur l'archevêché de la Larissa thessalienne¹. Si plus tard Justiniana Prima, près d'Uskub, devint le centre religieux des régions illyriennes, Thessalonique regagna aussi une partie de son ancienne situation dominante.

Cette situation dura aussi longtemps qu'il y eut une influence byzantine sur l'Italie conquise par les légions de Justinien et jusqu'au VII-e siècle, où la grande querelle autour du culte des images creusa un précipice entre l'Église d'Orient et celle de l'Occident.

Les Roumains du Sud appartiennent désormais aux Grecs de Constantinople, alors que les Albanais gardaient encore une porte ouverte vers l'Occident, qui devait garantir leur liberté et leur donner de nouvelles impulsions de civilisation latine.

Autant que les Byzantins eurent la possession assurée des régions occupées par la race roumaine, elle n'est pas mentionnée dans les chroniques, et, comme

¹ Georg Pfeilschifter, *Die Balkanfrage in der Kirchengeschichte*, Fribourg en Brisgau, 1913.

les documents administratifs de l'Empire ont été détruits, le silence sur leur compte est absolu.

Il en fut autrement lorsque, quelque temps après que le Tzarat bulgare de Preslav eût été détruit, à la fin du X-e siècle, un nouvel État soi-disant bulgare se forma spontanément autour du lac d'Ochrida, étendant bientôt son action pillarde et dévastatrice jusque bien loin au Sud et à l'Est, jusque dans la Thessalie et dans la Thrace. En tête de ces rebelles se trouvaient les fils d'un baron bulgare du nom de Sichman, qui portaient des noms empruntés à l'Ancien Testament, comme les Patarènes qui subsistèrent jusque bien tard dans la Bosnie et les pâtres roumains mocans de la Transylvanie et comme les Szekler, leurs voisins, à l'époque moderne et de nos jours mêmes. Deux siècles plus tard, un voyageur juif, un rabbin de Tudèle, Benjamin, qui traversa la Thessalie, constatera que les Valaques qui l'effrayèrent par leur audace de routiers et de brigands dans les montagnes ont l'habitude d'employer des noms empruntés à la Bible hébraïque. D'un autre côté, le vainqueur des derniers Tzars bulgares, l'empereur byzantin Basile II, avait soumis au nouveau siège d'Ochrida tous les Roumains vivant dans les limites de l'ancienne Bulgarie, entre autres donc ceux dont l'énergie et la vaillance soutinrent le rebelle Samuel, devenu lui aussi un Tzar, dans sa tentative de ressusciter l'Empire byzantin des Slaves opposé à l'Empire byzantin des Grecs. Et enfin le chroniqueur byzantin Cédrene attribue le meurtre d'un des frères et corégents de Samuel, David, à des Βλάχοι ὄδιται, ce qui ne signifie pas : des routiers valaques, mais bien des *conducteurs de caravane* appartenant à cette nation.

Ceci arriva aux „Beaux Chênes“, Καλαὶ δρῦς —, les Roumains du Pinde nomment jusqu'aujourd'hui les lo-

calités de leur habitation selon leur aspect naturel —, entre Kastoria et Prespa ¹.

A ce moment d'autres sources aussi nous représentent ces Roumains, non seulement dans cette qualité, mais aussi comme vivant dans les villages qui forment une province leur appartenant en propre.

III.

La Grande-Valachie thessalienne

Dans un bizarre traité, contenant des renseignements sur la vie administrative et militaire dans la province de Thessalie au XI-e siècle, un ancien militaire apparenté au stratège d'origine asiatique, arménienne, Kékauménos, parle d'un chef roumain, portant le nom, caractéristique, de Nicolîță, qui avait été d'abord, sous l'empereur Basile, domestique des gardes, des *excubitores*, à Byzance, pour être ensuite écarté au profit d'un Franc d'origine royale et nommé en échange „duc des Vlaques de l'Hellade“. Et cela signifie ces territoires, jadis grecs, de la Thessalie, de l'Étolie et de l'Acarnanie, où s'étaient logés les Roumains et qui étaient devenus par conséquent leur Valachie, Βλαχία, leur „Grande Valachie“, par opposition à une Valachie Supérieure, à une Petite Valachie et à une Ancienne Valachie dont les noms sont conservés par les sources ou par la tradition ².

Ces „Vlaques“, ces Roumains jouissaient donc d'une situation privilégiée, qui *n'était pas celle d'un territoire, mais bien celle d'une nation entière*, — et on ne rencontre pas de cas semblable dans cet Empire de

¹ II, p. 435.

² Cf. G. Murnu, *Istoria Romînilor din Pînd, Valahia Mare (980-1259)*, Bucarest 1913.

Basile II qui contenait un si grand nombre de nations. Or cette situation ne peut s'expliquer que d'une seule manière : par *une colonisation officielle d'Empire*.

Si les Roumains avaient eu toujours cette Thessalie même, ils auraient vécu dans les mêmes conditions que les habitants quelconques de ces parages ; pour avoir un chef qui fût seulement celui de leur communauté nationale il a fallu qu'ils vinssent s'établir en masse au profit de cet Empire, qui leur reconnaissait des droits si étendus.

Or la seule explication est qu'ils descendirent du Nord, du côté de l'Adriatique, de l'Albanie, où *certaines d'entre eux restèrent jusqu'à nos jours, dans le voisinage immédiat de Durazzo, ainsi qu'en Épire, où entre Ianina, Métzovo, Grébéna et le mont Gramos ils forment encore la majorité de la population, et sur les deux versants du Pinde, du mont Gramos jusqu'à Agrafa*¹. Et cela ne put arriver qu'an moment de l'invasion slave, ces Roumains ayant quitté le territoire gouverné par les chefs de ces envahisseurs pour s'établir sur le territoire resté sous l'autorité de l'empereur. On a observé avec raison que cette migration de pays slave en pays grec est prouvée par le nom même de „Vlaques“ donné par les Byzantins aux Roumains².

La neveu de Kékauménos représente les Valaques comme habitant „surtout“ cette „Hellade“ à laquelle ils arrivèrent à donner, pour des siècles, leur nom, et *en partie aussi l'Épire et la Macédoine*, — ce qui coïncide à ce que nous pouvons tirer de la situation actuelle de leurs habitations³.

¹ Communication de M. Bérati, ancien secrétaire du gouvernement et du Sénat d'Albanie. Cf. C. Burileanu, *I Romeni d'Albania*, Rome 1912.

² Murnu, ouvr. cité, p. 25.

³ *Cecaumeni Strategicon*, éd. Wassiliowsky et Jernstedt, éd. de l'Université de Pétersbourg, 1896, p. 96.

Certains d'entre eux forment des régions d'origine et d'administration commune: il y a en Thessalie comme en Valachie et dans l'ancienne Moldavie un Cîmpulung. Ils habitent des villages, à la tête desquels se trouvent des chefs élus, qu'on peut assimiler aux *juzi*, aux „juges“ (*judices*), qu'on trouve sur le Danube et dans les Carpathes peut-être même dès l'époque du Visigoth Athanaric, qui était lui-même un „juge“. Parmi eux est mentionné un Berivoiu (*Βερίβοιος*) et un Sthlabétas Karmelakès (Slavotă....). Leur seule obligation envers l'Empire était de payer la dîme de leurs troupeaux et, à l'occasion d'un mariage dans la famille impériale et probablement aussi à d'autres solennités, d'envoyer des présents en nature.

Ce sont aussi des guerriers, mais dont la manière de combattre, en bandes légères, n'a rien de commun avec celle des légions. Leur fidélité envers le César, leur obéissance envers ses fonctionnaires sont plus que douteuses, et, aussitôt qu'on paraît toucher à leurs privilèges, ils se révoltent, et ce phénomène est tellement habituel qu'il porte un nom spécial dans la terminologie officielle byzantine: c'est un *μολτος*, terme qui paraît venir du latin *tumultus*.

Le chef suprême est appelé dans leur propre langage *celnic*; le mot est d'origine slave, signifiant: chef de guerre, et il correspond à la dénomination officielle de *duc*; sur le Danube et dans les Carpathes, comme chez les Serbes et les Slaves de Pannonie, dont l'organisation a été copiée par les Magyars, on dit: Voévode. Nicolîță ou Niculiță¹ est le type du „celnic“: passant tour à tour du parti de l'empereur à celui du Tzar de la révolte, se faisant pardonner toujours par son souverain légitime et conservant, même après qu'il fut

¹ Cf. le village de Niculițel dans la Dobrogea.

remplacé par un étranger qui s'était apparenté à sa famille, ce Kékauménos arménien, sa vie et ses biens, les domaines étendus qui faisaient son importance.

A la même époque, des Valaques de cette Thessalie avancent vers l'Est, sur les terres qui appartiennent plus tard aux moines du Mont Athos; ce sont des bergers qui vendent leur fromage „vlaque“; leurs femmes et leurs filles viennent troubler les exercices d'ascèse des religieux; les monastères essaient d'en faire leurs serfs, des „douloparèques“¹.

L'histoire de la révolte de Samuel présente le plus souvent,—presque toujours,—le spectacle d'une guerilla valaque, et aussi albanaise. Au cours des conflits incessants, les chroniques byzantines nous font voir un autre Nicolită, *du côté de Sérès, donc dans la Macédoine orientale*, puis des personnages qui s'appellent Nestorită, Iliță, Zariță (Sariță, de Saru), et même, à Diavoli, dans ces contrées de la Macédoine, un Lito-voiu, dont le nom est celui d'un des premiers Voévo-des-princes des Roumains d'Olténie, dans les Carpathes du Jiu, à la fin du XIII-e siècle. Samuel se dirigea contre la Thessalie elle-même et arriva à se saisir de la ville de Larissa; d'une femme de cette ville, il eut un fils, Gabriel Rhomanos, qui essaya plus tard de s'arroger lui aussi un rôle „impérial“. Et le fils de ce Gabriel s'appelle Déléanos, Deleanu en roumain, alors qu'un fils d'Aaron, frère de Samuel, porte le nom, ayant aussi une désinence roumaine, d'Alusianos².

¹ Iorga, *Le Mont Athos et les pays roumains* (d'après Philipp Mayer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1884), dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, pp. 149-150.

² Voy. nos *Notes d'un historien relatives aux événements des Balcons*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, pp. 74-78.

Bientôt ce mouvement fut arrêté ; les actes de guerrilla cessèrent ; les autorités byzantines revinrent dans les places qu'elles avaient dû céder aux rebelles. Mais le pli était pris, l'impulsion avait été donnée. Aussitôt une autre formation au caractère slave surgit sur le littoral de l'Adriatique : la Serbie dioclétienne, ayant à sa tête des chefs dont la situation et le titre : comtes, cnèzes, correspondent parfaitement à ceux des juges, des Voévodes, des *domni* roumains, des Balcans aussi bien que des Carpathes. Tel fut le caractère d'un Michaïlas (en roumain : Mihăilă), d'un Constantin-Bodin, qui se faisait appeler „le Tzar Pierre“ ; nous avons déjà signalé ailleurs la présence parmi ses conseillers d'un Pétrilo (en roumain : Petrilă). Nous nous bornons à signaler ces similitudes frappantes, surtout au lendemain de la participation si large des Roumains à la rébellion d'Ochrida, sans prétendre fixer un caractère national non-slave à ces chefs de la nouvelle formation slave de l'Adriatique.

Ces chefs ont des relations d'alliance avec les barbares touraniens qui occupent la rive droite du Danube et dominant une autre population roumaine : les Pétschénègues. Mais déjà, à la veille des croisades, une nouvelle ère s'ouvre sous les premiers rois des Deux Siciles. Leurs troupes se dirigent vers Durazzo pour suivre la Vie Egnatia dans la direction de Constantinople. Les chevaliers hardis de l'Occident pénètrent du côté d'Avlona (Valona) et de Kanina, ils avancent en Épire jusqu'à Ianina, ils atteignent la Méglénie, alors que, d'un autre côté, ils se présentent du côté d'Ochrida et d'Uskub. Ils ont des quartiers d'hiver à Larissa et à Tricala. Ils passent par un „village valaque“, un χωρίον βλακικόν¹, au nom

¹ *Ibid.*, p. 78.

d'Ezeban (Ἐζεβάν), mentionné dans la chronique abondante d'Anne Comnène.

La première croisade il y eut dans ces montagnes de la partie occidentale des Balkans une révolte des Manichéens, du côté de Béliatova, soutenue par des „Scythes“ pétschénegues. On se rappelle les noms bibliques de Samuel, de ses frères et de leurs sujets.

En 1201 enfin un Valaque soutiendra la révolte de l'officier byzantin Manuel Kamytzès en Thessalie ¹.

Ces révoltes ne réussirent pas. Mais les Valaques restèrent un élément militaire au service des Byzantins qu'ils avaient combattus jusqu'alors. On les voit — ces „Valaques qui mènent la vie pastorale“ — combattre dans les armées impériales contre les Pétschénegues ainsi que jadis contre les Sarrasins de Sicile. Ils gardent un caractère spécial — comme celui de ces barbares eux-mêmes à l'époque de la première croisade —, garanti par des conventions. C'est l'heure même où les rencontre le rabbin Benjamin de Tudèle, qui constate que „personne ne peut les affronter dans un combat et aucun roi les vaincre“.

IV.

Les Roumains du Pinde fondateurs d'État (1186).

Peu de temps après ces Roumains de Thessalie, dont les antécédents avaient soutenu le Tzarat de revanche d'Ochrida, fondent eux-mêmes, et sans aucun concours de la part des Bulgares authentiques, le troi-

¹ Choniatès, pp. 708—709.

sième Tzarat qui s'établit plus tard dans la Trnovo des Balcans.

Car il s'agit en effet d'un mouvement de ces Thessaliotes de la „Grande Valachie“. C'est à Tyrnavos que, d'après les chroniqueurs grecs, éclata la révolte des „celnics“ Pierre et Asan, dont les conationaux avaient été dommagés, contre la coutume séculaire, par les fonctionnaires de l'empereur Isaac l'Ange, qui avaient demandé de lourdes contributions pour les noces de leur maître, le mouvement de ces chefs de soldats qui avaient été eux-mêmes cruellement offensés. Mais cette place n'est pas sans doute celle de Bulgarie — qui ne fut peut-être fondée que plus tard, d'après le nom d'une ville homonyme —, mais bien la Tyrnavos thessalienne. Lorsqu'on connaît, et d'une manière si précise, par des témoignages si nombreux, d'un caractère d'authenticité parfaite, la région habitée par les Valaques, on se demande ce que ces deux frères, destinés à être les fondateurs d'un Empire qui allait durer presque deux siècles, seraient allés chercher dans l'Hémus. Et, comme il est question d'une église de St. Démètre, des miracles accomplis par ce saint, exhortant à la révolte ses fidèles, il ne faut pas oublier que les restes du saint étaient conservés dans une église fameuse par des miracles de toute espèce, à Salonique¹.

Si, aussitôt après le grand succès, terrifiant pour les Byzantins, de ce nouveau „moultos“ valaque, l'État qui en ressortit fut bulgare, prétendant continuer la tradition du Tzarat deux fois détruit, à Preslav et à Ochrida, sans parler des révoltes ultérieures, il faut l'attribuer aux lettrés slaves, aux moines de la Bul-

¹ Tout au plus peut-on admettre que les soldats valaques remplissaient à ce moment une mission militaire dans l'Hémus contre les Cumans du Danube. — Isaac avait habité, comme fuyard, d'après Robert de Clary, la Valachie.

garie occidentale de jadis, qui gardaient fidèlement le souvenir d'un passé glorieux pour leur race, qu'ils croyaient, non sans raison, pouvoir faire revivre avec le concours d'autres nations, cette fois des Roumains seuls¹.

Mais, ainsi que le montre le témoignage, tant de fois répété, de Villehardouin, le chroniqueur de la quatrième croisade, et de Henri de Valenciennes, son continuateur, les guerriers furent, avant comme après la fondation d'un nouveau régime politique, des „Blaques“, auxquels se mêlaient plus souvent les Cumans d'outre-Danube — Touraniens dominants et Roumains sujets de ces barbares — plus les Bulgares, les „Bougres“. Celui qui, ne se contentant pas du titre de roi, que Pierre lui-même avait demandé à l'empereur Frédéric, à son passage par les Balcans, ambitionnait la couronne impériale et entendait avoir donc un Patriarche à ses côtés — ce Basile qui fut peut-être le grand inspirateur de la politique „bulgare“ de ces chefs de révolte victorieux, — Joannice, le troisième des frères fondateurs, est considéré par le sénéchal de Champagne, par l'historien de la guerre sainte comme un „roi de Blakie et de Bougrie“ : „et cil Johanis si ère uns Blaqui qui ère revelez contre son frère et contre son oncle“. Ailleurs, il est présenté, plusieurs fois, comme „le roi de Blaquie“ sans autre titre, mais jamais comme „roi de Bougrie“ ou même „de Bougrie et de Blakie“; ses guerriers sont des „Blas et Bougres“, plus „quatorze mil Cumains, qui ne estoient mie baptizié“. Dans le récit du grand combat d'Andrinople on voit comment „li Comain s'arestèrent et li Blac et li Grieu : Et li Comain et li Blac se recommencièrent à retraire“. Comme Villehardouin demeura dans cette „Romanie“

¹ Voy. *Notes d'un historien*, loc. cit., p. 83 et suiv.

byzantine, étant un des grands feudataires de l'Empire latin de Constantinople, il faut bien admettre qu'il connaissait le sens des termes qu'il employait, et, lorsqu'il dit, une dizaine de fois: „roi de Blakie“, il pense évidemment à la province de ce nom dont Joannice était le possesseur avant d'être le roi, le Tzar qu'on sait. Ceci expliquerait aussi l'opiniâtreté avec laquelle il prolongea cette attaque contre Salonique, qu'il n'eut pas le temps de conquérir. Robert de Clary, autre historien de la croisade, connaît seulement „Jehans li Blakis“, „Johans li Blaks“, et sa „terre de Blakie“¹, et Henri de Valenciennes mentionne déjà, en parlant de l'ambition d'un autre chef des Valaques, une „Blaquie la grant“².

Choniatès, qui parle aussi d'une „langue des Valaques“ (Βλάχων φωνή), mentionne d'autres chefs de cet État dont les bases étaient bien différentes de la tradition politique qu'il invoquait. On trouve un Litovoïu, un Nicolas Litovoïu, établi à Mélénik de Macédoine, un Sichmane, qui est qualifié de „Vlaque“; Sérès a pour commandant un Dragotă³; le nom de Chrysos, qui domine de la hauteur de sa roche de Prosakon-Prosek une partie de la Macédoine, n'a rien de grec; la forme hellénique recouvre le mot valaque de Hirsu.

Cela suffit pour élucider complètement l'origine de cette dynastie des Asénides. Quant au titre de „roi des Bulgares et des Blaques“ que la Curie donue à Joannice, et au souvenir des ancêtres romains qui est mêlé dans les missives du Pape à ce puissant dynaste qu'il fallait gagner à tout prix, il ne faut y voir qu'une flatterie et surtout une manière d'éluder la qualification impériale qu'ambitionnait ce parvenu et que, même

¹ Hopf, *Chroniques gréco-romaines*, Berlin 1873, pp. 16, 51, 84.

² A la suite de Villehardouin, édition Natalis de Wailly, pp. 306, 308.

³ *Notes d'un historien*, pp. 84-85.

avant d'avoir voulu épargner la sensibilité des empereurs latins de Byzance, convoitée par le barbare, Rome ne croyait pas avoir le droit de lui accorder¹.

L'importance de l'élément valaque dans la péninsule des Balcons est prouvée aussi par le témoignage du problématique Ansbert, dans son „Histoire de l'expédition de l'empereur Frédéric“², de cette expédition qui coïncide avec la révolte des trois frères. Les croisés trouvent sur leur chemin, aussitôt après avoir passé les frontières de la Hongrie, des „misérables Grecs (*Greculi*), des Bulgares, des Serbes et des Valaques“ (*Vlacos*) demi-barbares“, armés de flèches empoisonnées, qui cherchent à voler les chevaux de l'armée. Réuni aux Serbes de Némania, pour combattre les Byzantins, se trouvent en armes ce Pierre et cet Asen, frères, et la source contemporaine dit : „Calopierre le Valaque et son frère Asen, avec leurs sujets valaques“ (*Kalopetrus Flachus et frater ejus Crassianus cum subditis flachis*). Les „Grecs et Valaques“ qui rôdent autour du camp sont cependant des soldats de l'empereur.

L'essor que prit la puissance des Assénides — le neveu des trois fondateurs de l'„Empire“, Jean Asen, qui avait passé sa jeunesse en territoire roumain, en deçà du Danube, domina de Durazzo aux portes de Constantinople—fut cependant peu propice à la Thessalie, dont les forces nationales furent employées ailleurs, pour d'autres buts, et s'épuisèrent à accomplir le programme impérial des zélés de l'ancien Tzarat.

¹ *Ibid.*, pp. 86-87 et notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 124 et suiv.

² *Ystoria de expeditione Friderici Imperatoris, edita a quodam austriense clerico qui eidem interfuit, nomine Ansbertus*, dans les „Fontes rerum austriacarum“.

Despotat d'Épire et Grande Valachie.

La Thessalie continue cependant à être la Valachie, „la Grande Valachie“, terme qu'on rencontre aussi dans Pachymère, chroniqueur des Paléologues rétablis à Constantinople, au commencement du XIV^e siècle. Mais le temps était venu où, avec leurs voisins, les Albains, les Roumains restés dans l'Épire pouvaient se manifester aussi comme soutien d'un autre État.

Les Latins, en conquérant la capitale vénérable de l'Empire byzantin, avaient provoqué le départ des descendants des anciennes familles qui y avaient régné. Alors que d'autres créaient des centres de résistance à Trébizonde et à Nicée, un Michalitzès, de la lignée des Ange et des Ducas, s'établissait, ayant épousé la fille d'un seigneur local, albanais ou roumain, dans l'Épire (1204—1214), d'où ni les rivaux grecs, ni les usurpateurs latins, ni les envahisseurs bulgares, ne purent le déloger, et son successeur, Théodore, non plus, jusqu'à cette bataille de Clocotnitza (1234), qu'il perdit contre Jean Asen. Il trouva, de même que les Tzars d'Ochrida et les princes serbes de la Dioclée, l'appui le plus dévoué parmi les vieilles races indigènes, Albains et Valaques. C'est avec leur concours que le second „despote des régions occidentales“ put se faire couronner empereur à Salonique.

Parmi ses possessions Georges l'Acropolite mentionne, après Sérès, Pélagonie, Prilep, Elbassan, toute la Grande Valachie. Ce pays était tombé en partage, à la grande curée de l'Empire byzantin, au marquis Boniface de Montferrat, devenu roi de Salonique, mais il n'avait

¹ Cf. aussi la chronique grecque versifiée (env. 1300), dans Buchon, *Chroniques étrangères*, Paris 1876, passim.

pas réussi à l'occuper en entier, bien que la plaine de Larissa lui appartînt ¹. Il paraît même qu'un Allemand, Berthold de Katzenellenbogen, eut un fief thessalien du côté de Velestino ².

Les Valaques vécurent sous ces despotes, qui n'auraient pas pu régner sans leur concours, dans une autonomie parfaite, correspondant à leurs traditions nationales et locales: en 1238, après la grande défaite et la captivité de Théodore, le second Michel, qui, liquidant une partie du domaine albanais, avec Croïa, s'étendit du côté de Vodéna en Macédoine et fixa sa résidence à Larissa, leur accorda l'exemption d'impôts ³. Il s'agissait, en effet, de les gagner aussi bien contre les Bulgares, dont le Tzar, Jean Asen, avait occupé pour un moment l'héritage de Théodore prisonnier, que contre Jean, bâtard de Théodore, qui, prenant la voie de Mer, s'était présenté dans cette Grande Valachie comme héritier de son père, occupant les deux capitales du pays ⁴; un autre concurrent était Manuel, frère de Théodore, qui eut la partie orientale de la province, grâce au secours des Nicéens.

Michel II, dont le règne agité, d'ambitieux toujours préoccupé de nouveaux projets, ne finit qu'en 1271, employa souvent dans ses guerres, en dehors de Valaques isolés, comme Borilă Lungul ⁵, ces Roumains de Thessalie que la chronique grecque, contemporaine,

¹ Choniatès, p. 841.

² Hopf, *Griechenland*, I, p. 210. Cf. Murnu, ouvr. cité, pp. 163—164.

³ Murnu, d'après l'ouvrage grec de Rhomanos, p. 18, nota 3.

⁴ *Notes d'un historien*; Georges l'Acropolite, pp. 88-89, et William Miller, *The Latins in the Levant*, Londres 1908, pp. 131-133.—Sur les combats de Jean contre les Byzantins, *ibid.*, p. 133 et suiv.

⁵ Βορίλας Λόγγος (comme nom de localité); Georges l'Acropolite, pp. 179-180.

nomme „Mégalovlachites“, d'après leur Grande Valachie. Son fils bâtard, Jean, avait épousé la fille de leur chef, qui est appelé dans la source byzantine Taronas, et qui a dû être un Roumain lui-même¹. Ce fut en vain que les Paléologue, revenus à Constantinople, essayèrent plus tard d'y établir Théodore, fils de l'empereur Andronic II, destiné à épouser la fille du duc catalan qui dominait à Athènes. Marié à Irène, fille bâtarde du même Andronic, Jean garda comme héritier de Taronas sa province jusqu'à ce qu'il fut tué par le fils du comte latin de Céphalonie, son propre neveu, lequel était déjà seigneur, en Acarnanie et Étolie, de la „Petite Valachie“. A la mort de son père, Jean avait agrandi les limites de ses possessions. Sa fille avait épousé un prince serbe.

Une grande partie des Roumains était restée sous le sceptre de Nicéphore, autre fils de Michel II et son successeur en Épire. Nicéphore ayant marié sa fille Thamar à Philippe de Tarente, fils du roi Charles II de Naples, la Valachie se trouva entre les territoires qui furent assurés par une donation de son père à ce prince, devenu despote de Roumanie. Philippe envoya un évêque latin à Lépante, obligeant le Métropolitte orthodoxe à s'établir à Ianina. Mais l'héritage des Ange d'Épire passa à la duchesse Anne, régente au nom de son fils, Thomas (— dès 1296), tandis qu'à Lépante, devenue Capitale du despotat inférieur, Constantin et Jean (— 1318) succédèrent au premier Jean,—Jean II ayant pour tuteur le duc d'Athènes, Guy de la Roche, qui nomma un maréchal de Valachie et deux hauts officiers français. Si Thomas s'intitulait „grand despote de Ro-

¹ Grégoras, I, pp. 237-241, 249; Pachymère, I, p. 83. Cf. Murnu, loc. cit., pp. 198-199. Un Taronitopoulo, duc d'Uskub, vers 1100; dans Thallóczy, Jireček et Sufflay, *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, I, Vienne 1913, p. 74.

manie, prince de Valachie, duc de Vagénétiā, seigneur du château de Ianina“, Jean II de Lépante était „duc et sébastocrator de la Grande Valachie“¹.

Les Paléologue de Constantinople n'arriveront à s'établir en Épire, par une cession, qu'en 1337-1338, et surtout après que Nicéphore, fils de Jean Orsini, sera tué par les Albanais dans la grande bataille sur les bords de l'Achéloüs, en 1359. En Thessalie, après la domination du sébastokrator et despote Gabriel Étienne, un dernier prince, Jean l'Ange, sera établi par l'empereur Jean VI Cantacuzène comme „seigneur de la Valachie“ thessalienne, qu'il administra pendant plusieurs années, bien que déjà les Serbes eussent pénétré dans ce pays.

Suivons de plus près ces faits intéressants.

Pendant les derniers temps de la domination byzantine l'élément grec s'était renforcé en Épire, surtout grâce à l'appui de la régente Anne, dont l'influence et le prestige étaient si grands, que son mari, l'Orsini passé à l'orthodoxie, le fondateur de l'église de la Panagia à Arta et le patron d'une paraphrase de l'Illiade, s'intitulait „Comnène, Angéلودukas, époux de l'impératrice Anne“². La présence passagère des chevaliers du duc d'Athènes, Gautier de Brienne, à Bodontiza, en Thessalie, et à Arta même (1332), n'amena qu'un hommage nominal de la part du despote Jean envers le roi Robert de Naples³. Mais à Lépante se maintirent encore pendant quelque temps les mêmes Napolitains, et Durazzo appartenait dans les premières

¹ D'après Buchon, *Livre de la Conquête*, et les *Chroniques gréco-romanes* de Hopf, I. Arginteanu, *Istoria Romînilor Macedoneni*, Bucarest 1914, p. 179 et suiv.

² Hopf, ouvr. cité, I, col. 429 (d'après D. Maurophrydès, Ἐκλογὴ μνημείων τῆς νεωτέρας ἐλληνικῆς γλώσσης).

³ *Ibid.*, pp. 429—430.

années du XIV-e siècle à Jean de Gravina, un autre Italien en relations avec la royauté angevine, puis à son fils Charles (1348) ¹.

En 1333, à la mort de cet Étienne fils de Gabriel, peut-être un Angélos lui-même ², maître pour quelque temps de la Thessalie, l'officier qui représentait le César byzantin à Salonique essaya une restauration de la domination impériale directe dans cette plaine thessalienne, où s'était déjà niché, à Stagoi, Tricala, Élassona, Jean Orsini d'Épire. Le jeune empereur Andronic réussit à se faire prêter le serment par les tribus valaques qui apparaissent en ce moment dans l'histoire : les Boua, les Malakassi, les Mésarites. Un retour offensif de Jean fut arrêté par sa mort prématurée. La princesse byzantine qui lui avait donné le poison pouvait accomplir maintenant sa mission : elle rendit l'Épire à sa famille ³. Ce fut en vain que son fils Nicéphore alla chercher un appui à Patras, auprès de Catherine, princesse d'Achaïe, qui continuait à porter le titre vain des empereurs latins de Constantinople. Une expédition de Louis de Tarente, fils de Catherine, en Albanie n'eut pas le résultat durable : sa fille, Jeanne, perdit l'héritage d'un père décapité par le roi de Hongrie en 1368 ⁴.

Cependant les habitants, Albanais, Roumains et Grecs, regrettaient leurs anciens dynastes, en Épire aussi bien qu'en Thessalie. Ils accueillirent avec des acclamations le jeune Nicéphore, revenu, avec l'appui de l'impératrice latine, dans ses possessions, en 1338. Jean l'Ange, ancien seigneur de Castoria ⁵, collabora avec le

¹ *Ibid.*, col. 440.

² Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 336.

³ Cantacuzène et Nicéphore Grégoras, à cette date ; cf. Miller, ouvr. cité, p. 269 et suiv.

⁴ Hopf, loc. cit., col. 442—443.

⁵ *Ibid.*, col. 429.

gouverneur de Salonique pour ramener l'ancien ordre de choses, qui était celui d'une large autonomie locale sous des princes sans puissance et sans ambition. Arta ne fut prise qu'avec difficulté. Nicéphore dut se soumettre cependant en 1339-1340, épousant la fille de l'empereur Jean VI Cantacuzène, et Jean l'Ange prit sa place en Épire aussi bien qu'en Thessalie¹.

Il garda ce dernier pays, comme vassal plutôt nominal de l'„impératrice“ Anne; les Catalans durent abandonner les places qu'ils retenaient encore dans le pays; les intrigues d'Anne n'atteignirent pas leur but². Cette nouvelle seigneurie autonome de la Grande Valachie dura jusqu'en 1349. Jean accueillit dans sa province Manuel, le fils fuyard de Cantacuzène. La chronique, contemporaine, de Ramon Muntaner, l'historien de ses compagnons, les membres de la Compagnie Catalane, parle de ce „Langlo“ qui était „senyor de la Blaquia“, laquelle „Blaquie“ est „la plus forte terre du monde“³. Le „fié des Valaques“, ainsi que „Blaquie la Grant“, apparaissent aussi dans *Le livre de la conquête*⁴.

Entre ses anciens titres Étienne Douchane, l'„empereur“ de sa race, porte celui de „despote d'Arta et comte de Valachie“. Il s'était présenté dès 1349 comme le successeur indiqué de Jean l'Ange. Son général, Préliouïb, occupa sans résistance — et probablement avec l'assentiment des habitants — toute la Thessalie, qu'il réussit à défendre contre une tentative de récu-

¹ *Ibid.*, col. 443. Cantacuzène donne le texte même de sa nomination; livre III, chap. 53.

² *Ibid.*, col. 444.

³ Chapitre ccxl.

⁴ Éd. Buchon, I, p. 252.

pération de la part de Cantacuzène: sa capitale était Ianina¹. Un „fils de Borilă“ se trouvait aussi parmi les officiers du nouveau Tzar slave². Une fille de l'„impératrice“ Anne, qui était maintenant la femme du prince bulgare Jean Asen et gouvernait Avlona et Kanina, espérant pouvoir gagner la région supérieure de l'Épire, épousa Siméon, frère d'Ouroche, qui eut en partage la Petite Valachie étolienne et acarnanienne. Une ombre de légitimité se conservait ainsi dans ces régions, Siméon étant, du reste, fils d'une Paléologue. Et c'est au nom de la légitimité la plus authentique que Nicéphore revint pour tomber en 1358 sous les coups des Albanais révoltés.

Déjà, dès la fin de l'année 1355, Étienne Douchane, l'„empereur“ slave, était mort; toujours occupé de sa querelle avec Jean Cantacuzène, il n'avait pas eu le temps de consolider ses possessions. Siméon conserva la Thessalie plutôt au nom de sa mère et de sa femme Thomaïde, la fille d'Anne; en 1366 il donnait des diplômes en langue grecque, selon l'usage byzantin, comme „empereur“, mais surtout comme „seigneur de l'Albanie entière“ et comme „héritier de la Valachie“. Il résidait à Tricala³.

C'était, de même que le Bulgare d'Avlona, son beau-père, un vrai prince grec, affectionnant tout ce qui rappelait les souvenirs byzantins. Aussi au retour de Nicéphore, son beau-frère, rien ne fut changé dans

¹ La Chronique de Comnène et de Proklos (dans le *Glasnic* de Belgrade, année 1862) dit: Πρέλιουβ ὁ τῆς Βλαχίας εἰληφῶν ἀρχήν. Cf. la chronique d'Épire, dans Pouqueville, V, pp. 213—214.

² Hopf, ouvr. cité, col. 446.

³ Cf. Nicolas A. Véis, *Σερβικά καὶ βυζαντινὰ γράμματα Μετεώρου*, dans la *Βυζαντις*, II (1913), p. 1 et suiv.; cf. I, p. 215 et suiv.

l'aspect de la province. Après la fin tragique de ce dernier, Siméon établit à Tricala sa femme, sœur du prince tué, et occupa lui-même Ianina et Arta. Puis, comme la veuve de Prélioub, qui avait épousé l'Albanais Hlapen, réclama l'héritage de la Valachie, il recourut au concours des Albanais et des Valaques, abandonnant à Pierre Liocha, chef des Mazaraki et des Malakassi, donc un Roumain d'origine, Arta et l'Étolie. Lorsque, après sa mort, les Albanais menacèrent l'Épire et qu'il fallut faire venir de Vodéna en Macédoine, où il vivait avec sa mère, Thomas, le fils de Prélioub (1367), celui-ci avait déjà épousé la fille de Siméon, qui, élevée dans les traditions de sa mère, Thomaïde, s'intitulait: „Marie, Angéline, Comnène, Dukaine, Péléologue“, réunissant ainsi à son nom de baptême ceux de toutes les dynasties qui s'étaient succédées à Constantinople depuis des siècles.

Les chefs des Roumains et des Albanais, eux-mêmes, paraissaient devoir entrer, par de pareils mariages princiers, que recherchaient les ambitions de tous les parvenus, dans cet ordre impérial, d'ancienne légitimité historique, remontant jusqu'à Michel I-er, l'„empereur“ épirote. Jean, fils de Pierre Liocha, qui mourut en 1374, épousa Irène, fille de Thomas Prélioub, et, lorsqu'un autre Roumain ayant des Albanais sous ses ordres, Jean Spatas, de la lignée des Boua, succéda au vieux Liocha, régnant comme „un homme courageux et splendide en tous ses actes, orné dans son actions et dans ses paroles et distingué par sa beauté physique ¹“, il devint, pour que ses attaques contre Ianina elle-même cessassent, le mari d'Hélène, sœur de Thomas ².

¹ Comnène et Proklos, loc. cit., p. 250; Pouqueville, loc. cit., p. 234.

² On ne connaît pas l'origine de la femme de Prélioub: nous soupçonnons cependant qu'elle appartenait à la dynastie grecque.

Pendant tout ce temps Valaques et Albanais sont perpétuellement en mouvement. En septembre 1376, un Ghin, auquel on ajoute le nom roumain de Frate (frère), chercha, avec ses Malakasses, à se saisir de la capitale du prince Thomas. De son côté, Spatas, attaqué par le Grand-Maître de l'Ordre des Hospitaliers, Jean Fernandez de Hérédia, le vainquit et se saisit même de sa personne. Peu de temps après, les Malakasses se rendent maîtres de la forteresse de Ianina; après qu'ils en furent chassés, les Valaques eurent le nez coupé, de même que les quelques Bulgares, leurs auxiliaires (1378). A l'occasion d'une nouvelle incursion de Spatas, on découvre à Ianina la trahison d'un Roumain qui s'appelait Huhuliță (de Huhulea) ¹. Parmi les châteaux mêlés à ses troubles, dans lesquels intervinrent aussi les premières bandes turques, celles de Chahim, qui combat contre les Massaraki, on rencontre le château de Crăciuniște (Κρετσούνιστα) ¹. La ville, purement roumaine, de Metzovo apparaît, ayant à sa tête l'évêque Ésaïe. Enfin parmi ces Roumains ou doit ranger, non seulement ce Βογκόης, lisez: Văgăiu, qui essaya de recueillir l'héritage de Thomas, tué par les siens en 1385—les sources grecques ironisent ce Serbe-Albanais-Bulgare et Valaque (Σερβοαρβανιτοβουλγαροβλάχος) ²—, mais aussi, peut-être, le gendre de Spatas, Μυρσιμακατζάνος, Mirtsché le Makatschane (cf. le nom de Sarakatschanes, donné aujourd'hui aux Valaques grécisés) ⁴.

Mais le nouveau prince d'Épire devait être un Italien, frère de la comtesse de Céphalonie, le despote Ésaï des

¹ *Ibid.*, p. 257. Cf. *ibid.*, pp. 252, 254, 256. Voy. aussi Pouqueville, loc. cit., p. 244.

² Comnène et Proklos, p. 258.

³ *Ibid.* Cf. Pouqueville, loc. cit., p. 266.

⁴ Comnène et Proklos, p. 260.

Buondelmonti, dont la succession, après l'occupation passagère de Maurice Spatas, passa, en 1417, avec Arta elle-même, aux Tocco céphaloniens, Charles I-er, Charles II et les bâtards Memnon et Hercule.

Ghin, fils de Jean Spatas, essaya d'empêcher l'établissement de cet intrus, qui s'était créé des droits par son mariage avec l'„impératrice“ Marie, à laquelle Thomas avait donné comme dot Véla, Drynopolis, Vagénétia et „les Malakasses, jusqu'à leurs katounes“. Par sa mère, Hélène, il se rattachait aux anciens maîtres de Ianina. Ésaü fut pris par son rival, près de Dibra, et les Vénitiens durent intervenir pour le délivrer (1399). Pour se concilier les voisins d'Arta, il avait dû épouser lui-même la fille de Spatas et donner sa fille à un des frères de Ghin ¹. L'autre fils de Jean, Maurice Sgouro, avait hérité d'Arta en 1400. Un Paul Boua Spata céda en 1407 aux Vénitiens Lépante, qu'il occupait depuis sept ans; c'était encore un fils de Jean ou Ghin.

La *Kaisarissa*, la fille des Césars, celle qui s'était affublée de tous les titres byzantins, vivait encore dans la Valachie thessalienne alors que l'Épire était déchirée par ces désordres et ces concurrences nationales ². Elle ne mourut qu'en 1395, après l'apparition des armées du Sultan dans la province et les premiers succès du redoutable chef turc Évrénos, qui fut cependant vaincu dans ces parages en 1396. Quant à son frère, l'incapable Jean, il était devenu depuis longtemps le moine Joasaph, probablement aux couvents, célèbres, des Météora; cependant il s'intitulait Jean Ouroche Paléologue, et on lui accordait encore la qualification de „très saint empereur“. Parmi ces chefs de la Valachie, ἀθνετεύοντες τὴν Βλαχίαν, on trouve enfin un Alexis l'Ange, qui scelle, non plus de cire

¹ *Ibid.*, pp. 270, 274.

² *Ibid.*, p. 264. Cf. Pouqueville, loc. cit., p. 262 et suiv.

rouge, mais de cire verte ¹. Ils gouvernent — en dehors des „nomades“ autonomes dont parle Cantacuzène ², — ces Valaques „sans roi“.

V.

La diaspora roumaine dans les Balkans.

Dans cette Thessalie même, qui avait, selon le témoignage de Kékauménos, dès le onzième siècle, des laboureurs recueillant leurs récoltes au mois de juin, on constate à cette époque, par les diplômes de ces Slaves grécisés et ayant du sang princier grec dans leurs veines, des parèques d'origine roumaine — comme ceux de l'Athos — : un Crăciun, un Dobrilă, un Calotă. Un skite s'appelait : de St. Jean Bunilă (Μπουνίλα). En outre il y avait aussi des stratiotes, soldats possédant des terres libres ³, pareils à ceux qui, fixés du côté de Vizya, servirent, dès la fin du XIII-e siècle, les empereurs byzantins eux-mêmes ⁴.

De même en Épire. L'Église d'Ianina reçoit en 1324 un privilège d'Andronic Paléologue, qui lui accorde, avec ses domaines, leurs laboureurs, des „fils de Coumans“, — des Roumains d'outre-Danube, — comme Geamandura (Γεαμάντουρας), Cucuvrica, des cete de Valaques balcaniques (στίχοι Βλάχων), comme les Mountziades, les „Valaques de Châlkeus“ (τοῦ Χαλκέα), leurs kalibes, ou colibe (en roumain), leurs καπινοί, comme ceux qu'avait donnés l'aventurier Syrgiannès ⁵, — entre eux

¹ Véis, loc. cit., II, p. 10.

² I, p. 450.

³ Véis, loc. cit., II, pp. 60, 68 ; I, pp. 226-237. Voy. aussi le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, pp. 227-229.

⁴ Pachymère, II, pp. 106-108.

⁵ Sur sa domination à Ianina, en 1321-23, voy. Arginteanu, ouvr. cité, pp. 181-182.

un Vișotă (Βισοτᾶς); il y a aussi des Valaques soldats et des Valaques exempts du service militaire, ἀστράτευτοι; il y a des bergers qui fréquentent les marchés et les foires ¹.

Les Byzantins—un Théodore Prodrome—connaissent aussi, comme les Ragusans, le fromage des „Vlaques“:

Ἄγορασε καὶ βλάχικον σταμεναρεᾶν τυρίτζιν,
et même les vêtements de laine fabriqués par les femmes de ces bergers. Un morceau de vers parle du manteau, de la *capa* fabriquée par une Valaque:

κάππα μου, πάλιν κάππα μου παλαιοχαρβαλωμένη,
κάππα μου, ὄνταν σ' ἔθεκεν ἡ Βλάχα γὰ σὲ ἴφάνη,
πολλὰ δάκρυα σὲ γέμισεν καὶ στεναγμοὺς μεγάλους ².

Certains de ces stratiotes jouèrent un très grand rôle dans l'histoire de la péninsule au XV-e siècle. Tels ces Balchas, créateurs de la principauté albano-serbe de la Zenta, dont l'origine roumaine est admise par Jireček; tels aussi ces Zénébissi, dont un des chefs, Ghin, se mêla dans affaires de l'Épire au commencement du siècle ³, pour entretenir ensuite des relations suivies avec la République de Venise. Tel, ensuite, ce Balica, qui devint à la même époque seigneur de Cavarna sur la Mer Noire et qui soutint,—au commencement d'une carrière qui devait en faire un seigneur des bouches du Danube et du littoral de la Mer Noire, un parent des empereurs de Constanti-

¹ Lampros, dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν, XII, p. 38 et suiv. Il y a aussi un σιγιλιάτικον τῶν Σερβάνων. Serban est un nom roumain qu'on rencontre déjà au XI-e siècle.

² E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, I, p. 103, 123. On disait encore au XV-e siècle: Τὰ Τρίκκαλα μὲ τὴν Βλαχίαν (p. 200). Un *castrum Blachie* en 1277; Tháloczy, Jireček et Sufflay, loc. cit., année 1277.

³ Comnène et Proklos, loc. cit., p. 272; Pouqueville, loc. cit., passim.

nople et un despote byzantin —, le condottière, Roumain lui aussi, d'après son nom, Dobrotitsch (fils de Dobrotă), et son frère Théodore, qui n'eut pas la même chance¹. On trouve des Roumains des Balcans au service de Venise, à Corphou et dans la Morée, alors que des Roumains danubiens font la garde à Caffa en Crimée.

D'autres Roumains balcaniques avaient commencé à être établis en même temps que les Albanais sur les biens accordés dès la fin du XIII-e siècle par les rois de Serbie aux monastères de leur fondation. Dans le diplôme du roi Étienne Milioutine², dans celui d'Ouroche, dans celui d'Étienne Douchane³ ils portent des noms de tout point semblables à ceux qui sont usités aussi bien chez leurs frères du Danube que chez leurs autres frères de Thessalie: Brădel, Fecior, Neagul, Radul, Stanul, Hranul, Staiul, Raiul, Roman, Şerban, Dragnea le Vlachiote, Drajul Mărăcine. Ils ont, dans leurs villages et leurs „catouns“, dans leurs métoques (possessions) des juges et, au-dessus des juges, des cnèzes ou primikères à leur tête; ils portent le nom de ce cnèze (de Barbu, par exemple, viennent les Bărbuleşti). Ils donnent une dîme de leurs troupeaux, une brebis sur cinquante, la *quingagesima ovium* usitée en Transylvanie au profit d'autres maîtres étrangers, ainsi que des présents: des têtes de bétail, des peaux; puis, bien entendu, une dîme sur les produits de leur labour aux champs et dans les vignes; ils ont aussi l'obligation de faire des transports de sel et de travailler sur le domaine des moines; il y en a qui font des

¹ Voy. „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, p. 291 et suiv.

² I. Bogdan, dans les *Convorbiri literare*, XXIV, no. 6.

³ Hasdeu, *Archiva istorică*, III.

services d'artisans, forgerons ou, tout simplement, de serviteurs et de gardiens. Des charges plus lourdes pèsent sur ceux qui sont engagés spécialement pour travailler sur le domaine réservé du couvent¹.

Dès le IX-e siècle des Roumains portant les mêmes noms se rencontrent dans les montagnes du *hinterland* de Raguse: un Neagul, un Dracul². Ces „Valaques de la montagne“, *Vlachi de Montanea*, habitent dans les mêmes régions, comme pâtres, vendant leur fromage dans la ville, et comme conducteurs de caravanes jusque vers 1400; ce *caseus valachicus* s'appelle aussi *caseus morlachus*³. Ils portent des noms comme Gradul, Radul, Vladul. Parmi leurs tribus on cite les Mogochi (de Mogoş), les Pipéri, du côté de la Zenta. On s'accorde à reconnaître des mots roumains dans les noms de montagne comme le Durmitor ou même le Visitor⁴.

A une époque qui paraît n'être pas plus ancienne que le XIV-e siècle, en relation avec les invasions turques, qui amenèrent, outre le grande émigration vers l'Italie méridionale et la Sicile, des établissements d'Albanais dans l'Istrie, des milliers de Valaques se fixèrent dans les mêmes régions istriennes, du côté de Castelnuovo, d'Albona, etc., où ils conservent encore leur langue, bien que fortement corrompue par le mélange, toujours plus fort, d'éléments slaves.

Des Morlaques, des Maurovlaques, „Valaques Noirs“, ou Uscoques⁵, habitaient jadis tout le littoral de l'A-

¹ Voy. nos *Constatări istorice cu privire la viața agrară a Românilor*, Bucarest 1908, pp. 8-9.

² Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 155.

³ Szégh, dans *l'Ungarische Rundschau*, 1916, p. 62. et suiv.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Monumenta Comititalia Hungariae*, I, p. 494: „Valachos vel Uczkokos“.

driatique. Petancius, décrivant les itinéraires de croisade, mentionne vers 1500, à côté des Rasciens, les „Valaques qui occupent les régions montagneuses ; c'est une espèce d'hommes sauvage ; leur richesse sont seulement les troupeaux et le bétail“¹. Et, un peu plus tard, Benedikt Curipeschitz, dans son itinéraire (1530)², signale ces Valaques qui sont appelés aussi „Zitzes“, c'est-à-dire *Cici* (nom qu'on donne aussi, comme aussi celui de *Ciribiri*, aux Roumains de l'Istrie), ou Martolodsches (espèce de milice de frontière chez les Turcs). Ils passèrent plus tard, en tant qu'ils ne furent pas détruits dans leurs longs conflits de pirates avec les Vénitiens — car ils étaient le plus souvent au service des Turcs —, dans la Bosnie voisine. De Bosnie ils émigrèrent ensuite en Croatie et sur les confins militaires des possessions autrichiennes. Au XVI-e siècle, et jusqu'après 1600 même, on les trouve, parlant déjà un dialecte slave, mais gardant leurs ancienne organisation, avec des *cete*, sous des Voévodes et des cnèzes qu'ils appellent aussi *harambaches* et *agas*, à la turque, et leurs noms étaient ceux caractéristiques pour toute la nation, noms portant encore l'article final, appartenant à l'époque la plus ancienne : Dragul, Frincul, etc.

¹ „Valachi montana, genus agreste hominum: hii gregibus tantum pollent et armentis.“

² *Itinerarium der Botschaftsreise des Josef von Lamberg und Niclas Jurischitz durch Bosnien, Serbien, Bulgarien nach Konstantinopel 1530*, éd. de la comtesse Éléonore de Lamberg-Schwarzenberg, Innsbruck, 1910, pp. 34—35: „Die annderen sein Surffen, die nennen sie Wallachen und wir nennen sie Zisttzn oder Martholosen. Die khamen von dem Ort Smedrevo und Khriechisch-Weissenburg und haben Sant-Pauls Glauben. Die achten wir auch für guet Cristen, dan wir für den khlain Underschidt von dem römischen Glauben“. Cf. p. 43: „die Surffen, Zitzen und Martholosen“.

Un des leurs, Gaspard Gratiani, devint interprète de la Porte, duc de Paros et de Naxos et enfin prince de Moldavie à ce commencement du XVII-e siècle. Le nom de Valaques demeura à cette population même alors qu'ils s'étaient confondus complètement, en Esclavonie et en Syrmie, avec les Serbes, leurs voisins. L'„évêque des Valaques“ accepta de passer à l'Église romaine en 1688, après que la Maison d'Autriche eût conquis les territoires près de la Save et de la Drave qui avaient appartenu jusqu'alors aux Turcs: on donnait à cette époque couramment l'équivalence: „Valachi sive Rasciani“, „Roumains ou Serbes“¹. Les noms de ces colons sont maintenant serbes, mais l'ancienne organisation, avec des Voévodes et des cnèzes („Knez Vassil in Olassij“), se conserve même après 1700. Un territoire en Esclavonie est nommé „Petite Valachie“ („Kleine Wallachey“, près de Pakarz): un évêque en portait le titre“².

VI.

Les Roumains balcaniques sous les Turcs.

Dès 1430 Ianina fut conquise par les Turcs et la conquête d'Arta suivit, sous le même Sultan Mourad II, en 1449. Quant à Bodonitza, le port naturel de cette Valachie, qui faisait passer par cette issue les grains de la riche plaine thessalienne³, elle avait

¹ H. J. Biedermann, *Die Serben (sic)-Ansiedlungen in Steiermark und im Warasdiner Grenz-Generalate*, dans les „Mittheilungen des historischen Vereines für Steiermark“, XXI (Graz 1883), et nos *Constatări istorice*, etc., p. 86 et suiv.

² Joseph Fiedler, *Beiträge zur Union der Valachen (Vlachen) in Slavonien und Syrmien*, Vienne 1867.

³ Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie*, Paris 1914, p. 35, nota 2. Cf. Miller, ouvr. cité, pp. 374-375.

succombé déjà auparavant, en 1414, à une attaque ottomane.

Les Roumains devenaient ainsi les sujets du nouvel „empereur“ ottoman.

Ils ne furent pas soumis cependant, car ce n'était pas la coutume dans l'État des Sultans, au même régime que d'autres peuples conquis. Le respect des anciennes libertés, des privilèges accordés par les souverains chrétiens était une des normes principales du système turc. Déjà sous les Serbes il est question d'un „capitanat“, d'un képhalatikion de la Valachie¹. Le *κεφαλή* byzantin, le *joupan* serbe, devint, ici comme ailleurs, dans le nouvel Empire païen, un kéfalia.

Nous ne connaissons pas le texte même des privilèges accordés par les Turcs aux différentes contrées, aux groupes divers, aux bourgs qui, comme Metzovo, commençaient à se former au moment où les grandes villes du passé se trouvent en pleine décadence. Mais la tradition en a conservé les clauses, strictement observées par les gouverneurs musulmans de la province. D'après Pouqueville², ils étaient „dédiés“ à la Sultane Valideh, à la mère du Sultan régnant. Les revenus qu'ils devaient au trésor de leur protectrice, revenus qui étaient recueillis exclusivement par leurs propres agents, étaient versés à ce vingt-unième bureau du *tefterdar* qui portait le nom des Malacasses. Chaque village, chaque bourg, chaque ville avaient,

¹ Véis, loc. cit., II, p. 64.

² *Voyage de la Grèce*, II, p. 337. Cf. P. A[ravantinos], *Χρονολογία τῆς Ἑπείρου*, I, pp. 186-187. — Phrantzès mentionne une expédition du Sultan en Valachie et une attaque du côté de Lé-pante de la part du fils de Tourakhan.

selon l'ancienne coutume roumaine, qu'on rencontre aussi en deçà du Danube, un Conseil de vieillards, auquel étaient soumises toutes leurs questions; à la place des lois il y avait la tradition immuable. Des armatoles sous des chefs chrétiens formaient la gendarmerie du pays. Quatorze capitaines avaient les soins du gouvernement à l'époque de Soliman-le-Magnifique.

On connaît aussi, par ce que rapporte un historien grec moderne, le privilège spécial accordé aux habitants de Metzovo, au nom desquels s'était présenté devant le Sultan, au XVIII-e siècle, un certain Stérié Floca: les bergers conservaient leurs terres de pâture dans la Thessalie et l'Épire aussi bien que dans la Macédoine, avec le droit de faire la garde des routes et des passages; le séjour des musulmans dans la région était formellement interdit; elle avait le droit d'asile; l'Église conservait un exarque; soumis au cadî de Livadia et en dernière instance au Pacha de Nègrepont; les Metzovites ne devaient que la somme de 113.000 aspres au Trésor impérial.

Ces bourgs, Metzovo, Siracou, Kalaritès, gagnèrent à cette époque une importance qu'ils n'avaient pas eue auparavant, et, comme disciples des Turcs plutôt que de leurs voisins chrétiens, des Roumains vinrent s'y établir comme artisans: ils furent bientôt, surtout en ce qui concerne le travail des métaux, parmi les plus réputés et les plus recherchés.

Les Roumains du Pinde n'attendaient qu'une occasion favorable pour pouvoir manifester leurs qualités d'intelligence, d'initiative et d'habileté. Elle se présenta au dix-septième siècle.

Jusqu'à la paix qui finit la guerre de Chypre, Venise conservait encore, même après avoir perdu, dès 1501, Durazzo, une partie de ses ports albanais, Antivari et

Dulcigno, Budua. Mais pendant les malheurs qui suivirent la brillante victoire de Lépante, les deux premières de ces places si importantes furent perdues, et pour toujours. Budua seule ne pouvait plus remplir une mission économique dans les Balcons. Il fallut donc abandonner cette Via Egnatia, cette ancienne route romaine qui, lorsqu'on ne voulait pas suivre la voie par Mer, avait servi jusqu'alors le commerce vénitien.

Ce commerce se dirigea donc vers l'Épire, qui en fut toute renouvelée, et vers la Macédoine, qui vit le retour des temps de sa prospérité lointaine. La Thessalie, au contraire, après l'agitation qui l'avait signalée aux historiens pendant environ quatre siècles, était retombée dans son insignifiance. On se demanderait, n'était la nombreuse population valaque qui vit encore dans cette belle région, devenue une province du royaume de la Grèce, si la race énergique qui avait donné son nom à la Grande Valachie y subsistait encore. Lorsque, vers la fin du XVI-e siècle, les moines des Météora s'adressèrent pour des aumônes au prince de Valachie, Mihnea, dans lequel ils voyaient une „Majesté Impériale“, ils ne mentionnent guère la qualité nationale de cette population de paysans dont étaient entourés leurs rochers¹. Mihnea soutenait aussi le monastère de Blatadon (Tschaouch-Monastir), à Salonique².

¹ Voy. notre article *Fondations religieuses des princes roumains en Orient*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, p. 233 et suiv.

² *Fondations des princes roumains en Épire*, dans le même „Bulletin“, II, p. 241 et suiv.

VII.

Rénovation économique et culturelle des Roumains du Pinde.

Alors que les pâtres du Pinde suivaient leurs vieilles routes et que les Morlaques, les „Vlassi“, vivaient sous leurs anciens dé village et leurs „harambaches“¹, sous leurs Voévodes, jusque bien loin dans le XVII-e siècle, les Roumains prospéraient dans ces villes qui forment à peu près la frontière entre les établissements grecs, slaves du Vardar et albanais. Jadis la République de Venise, dominatrice des mers, pouvait porter ses marchandises jusque dans la Mer Noire, ainsi que sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte; maintenant, et à savoir dès 1600, le commerce du Levant appartenait plutôt aux Hollandais, aux Français de Marseille, puis aux Anglais. Les relations vénitiennes avec l'Orient n'avaient pas, bien entendu, complètement cessé, mais la côte orientale de la Mer Adriatique avait gagné, par suite de ce lent procès de décadence du commerce de la République, une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'ici. Et, en même temps, ces contrées montagneuses de la Macédoine et de l'Albanie, préservées par leurs privilèges contre les extorsions coutumières dans les autres provinces de l'Empire et habitées par des races que l'autonomie avait gardées fortes et entreprenantes, étaient plus capables que n'importe quelles autres d'alimenter un échange de produits d'une certaine importance.

Le développement de l'Épire, dont les habitants pénétraient jusqu'en Moldavie,—où un Épirote, Zotos

¹ Voy. aussi Engel, *Geschichte des ungarischen Reiches*, II, p. 233.

Tzigaras, devenait le gendre du prince Pierre-le-Boiteux vers 1590,—et en Valachie,—où Stavrinos, le soldat, la conseiller et le chantre des exploits de Michel-le-Brave, était, ainsi que le montre sa patrie, Malsiana, un Valaque, de même que le typographe Mélétius—, est visible dès le commencement du XVII^e siècle¹. La colonie grecque de Venise est formée en grande partie de natifs de cette région. Ianina, la *Gianina* des Vénitiens, est devenue une des grandes villes des Balkans. Les marchands qui en viennent pour chercher fortune ne l'oublient jamais; ses églises, ses monastères, ses écoles profitent largement de leurs dons. Une grande maison d'imprimerie grecque à Venise appartient pendant tout un siècle aux Glykys, qui sont originaires de Ianina.

Nous avons rencontré² dans les „Carte greche“ conservées aux Archives des Venise un grand nombre de marchands valaques originaires de la nouvelle ville, florissante, de Moschopolis. Ils font un commerce très-actif avec Venise, où ils ont un représentant permanent, Zorzi Cumano. La laine des troupeaux valaques est tissée pour en faire des *τζέραις*, *cergi*, grossières, tapis à bon marché, pouvant servir aussi à recouvrir les transports de marchandises. Ces marchands vendent encore des peaux préparées à la mode d'Orient, des *schia-vine*, aussi bien que des *μεινία* et des maroquins, des draps pour les paysans („abas“). Théodore Nikolaou, fils de Nicolas, signe avec fierté „ὁ Μοσκοπολίτης“; d'autres Moschopolitains dont on a des lettres vers la fin de ce siècle sont Nicolas Théodorou, Démètre Constantin, „frère de Bendou“, un des membres de la raison *fratelli Bendo*, oncles de Théodore Nikolaou, Adam

¹ Arginteanu, loc. cit., p. 276.

² Voy. notre „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, III, fasc. 1.

Dimitriou, Nicolas Stavro, Georges Sidéri, Nicolas Dédou, Jean fils de Nicolas. Les plus riches prenaient à ferme l'approvisionnement des armées turques et faisaient conduire des troupeaux de bœufs jusqu'à Belgrade même, ce qui leur procurait un riche profit, ou une perte,—un „kessate“, écrivaient-ils, en employant le terme turc. Leurs lettres sont, sans exception, en grec, mais ils faisaient instruire leurs enfants à Venise, pour qu'ils fussent en état d'écrire couramment le „franc“, l'italien, et de tenir leurs registres d'affaires. Leurs comptoirs se trouvaient à Durazzo tout aussi fréquemment qu'à Valona. Un grand nombre de *kervanadschis* vivaient grâce à ce commerce. Et les Grecs eux-mêmes devaient acheter les draps de Venise, les mouselines, le brocard, le papier oriental, les argenteries en filigrane — que les orfèvres aroumains imitaient avec succès — de ces riches „Valaques“.

Il y en avait qui fonctionnaient à Venise comme banquiers de leurs congénères et aussi des princes et des boïars du Danube. Tel, paraît-il, Nicolas Caragiani, qui fut pendant longtemps l'agent du richissime Voévode de Valachie Constantin Brîncoveanu.

L'oncle de ce prince, Constantin Cantacuzène le Stolnic, qui fit ses études à Padoue, arriva de cette façon surtout — il y avait cependant à Bucarest même, à Jassy, des „Grecs“ qui parlaient le dialecte roumain de cette „Macédoine“ — à connaître ces congénères, dont il fixe les demeures de Ianina jusqu'à Elbassan, où commence, d'après lui, le territoire national albanais. On lui parlait des grands villages de là-bas, dans les montagnes, où se conservent la langue et les traditions, dans un milieu de paysans riches et indépendants. Mais il sait aussi que, à cause de la stérilité de ces

„chetre“, de ces rochers, ils émigrent pour s'établir, en quête de gain, dans les „grandes villes turques“.

Constantin Cantacuzène les appelle Coutzovlaques; avec le sobriquet grec, ce qui ne signifierait que difficilement — c'est cependant aussi son opinion¹ — „Valaques de condition inférieure“, car une comparaison populaire avec les Valaques du Danube n'est pas admissible: il faut plutôt rapprocher ce nom de celui de Bourgio-Valaques, porté par les Roumains d'Albanie, et se rappeler ces dénominations satyriques de Cici, de Ciribiri (en Istrie), de Mocani et Moți (en Transylvanie), de Huțuli (en Bucovine), dont les populations des plaines gratifient le lourd berger naïf qui descend de la montagne².

Peu après, un Moschopolitain, Démètre Procope, dit Pampéri, qui avait étudié à Padoue, fut le médecin du premier prince phanariote à Bucarest, Nicolas Maurocordato, et la même famille donna ensuite le curé de l'église grecque des marchands de Leipzig³.

Ces relations avec la France elle-même sont attestées par Pouqueville. Il écrit ce qui suit sur ce commerce des Roumains avec le royaume de Louis XIV: „On établit les maisons de commerce..., et, dès le siècle de Louis XIV, la France avait un entrepôt de ces produits (le poil de chèvre et les toisons) à Mezzovo.

¹ Cf. aussi notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 153. L'autre dénomination des Aroumains, Țințari (nom des anophèles, des cousins), ne peut pas venir de *cinci* (cinq) prononcé: *ținți*, et les Grecs zézayants ne pouvaient pas être choqués par le son strident des consonnes valaques, de même qu'ils ne pouvaient pas se rapporter à la forme „correcte“ employée par les Roumains du Danube.

² «Șchiopi, orbi, blăstămați, hoți» («boiteux, aveugles, maudits, larrons»); Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, p. 127.

³ Arginteanu, ouvr. cité, p. 276.

„L'intérêt qui enfante les spéculations, ne tarda pas à déterminer les industriels Valaques à filer leurs laines... Ce pas étant fait dans la carrière des arts, ils se servirent du pavillon de France pour exporter à l'étranger leurs tissus.. Comme les chances ne pouvaient qu'être heureuses entre les mains des hommes économes, en vit dans le cours d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis l'année 1760 jusqu'à nos jours, les Mégalovlachites de Calaritis, Syraco, Mezzovo, de l'Aspropotame et de Zagori se répandre dans les différentes places maritimes de la Méditerranée et employer ensuite des vaisseaux grecs au lieu de ceux des étrangers pour transporter leurs marchandises et opérer leurs retour. Marchant la sonde et la boussole à la main, après des essais nouveaux, les uns fondèrent des maisons de commerce à Naples, à Livourne, à Gênes, en Sardaigne, à Cadix, en Sicile et à Malte. D'autres s'établirent à Venise, à Trieste, à Ancône et à Raguse. Un petit nombre, que la prospérité avait éblouis, ouvrit des relations avec Vienne, Constantinople et Moscou, et des compagnies osèrent s'adonner aux opérations de la banque ¹“. On cite ² les Sina, originaires de Moschopolis, les Dumba, de Nicolitza, les Tochitza, Stourmari-et Avérof, de Metzovo.

„Les habitants de Kalaritès“, écrit le poète Bolintineanu, „vendaient aux Français surtout ; ils fabriquaient des étoffes de laine très recherchées par les matelots de l'Adriatique et par les Albanais. Plus tard ils naviguèrent sous le pavillon de France avec leurs marchandises jusqu'à Marseille. Ces Roumains de Siracou, de Metzovo, de l'Aspropotamos, du Zagori les imitèrent, employant des vaisseaux grecs ³“. C'est

¹ II, pp. 172—176.

² *Les Grecs, les Valaques, les Albanais et l'Empire ottoman*, par un Valaque du Pinde, 1886, p. 173.

³ *Călătorii* (voy. plus loin), p. 133.

pourquoi Pouqueville trouva de riches bibliothèques occidentales chez ces marchands qui parlaient couramment le français et l'italien.

Avant la moitié du XVIII-e siècle il y avait à Moschopolis, qui gardait toutes ses relations avec Venise, même une „Nouvelle Académie“ grecque, dirigée par Léontiades Sévastos, qui avait étudié à Kastoria, dans l'école fondée par le Comis (Grand-Écuyer) valaque Georges le Castriote; elle était soutenue par les marchands, dont la prospérité n'avait pas encore diminué¹, de même qu'il y eut, peu après, une seconde à Metzovo². On a affirmé que Nicolas Zervouli, un des didascales de l'école princière de Jassy, était un Roumain du Pinde³: il se serait formé à cette école. Dès 1733 on rencontre des livres grecs, de contenu religieux, imprimés dans la typographie locale, „ἐν Μοσχόπολει“: un moine, Grégoire, fils de Constantin, en était le directeur en 1742-1744. Il venait du grand couvent de St. Naoum près d'Ochrida, qui soutenait parfois les dépenses, mais les „négociants qui se trouvent en Hongrie“ y participaient aussi. C'est pourquoi Constantin, qui est aussi l'auteur d'un catéchisme, imprimé dans la typographie de son monastère, à Moschopolis, le leur présentait en 1746: il les connaissait, du reste, très bien, ayant été leur prêtre à Miskolcz. Grégoire, évêque de Durazzo, publiait aussi à Moschopolis⁴.

Il serait bien difficile de reconnaître les Roumains parmi les membres des riches compagnies grecques

¹ Papahagi, *Scriptorii romini in secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1909, p. 11, qui mentionne aussi d'autres lettrés moschopolitains.

² Papahagi, loc. cit., p. 10.

³ Arginteanu, loc. cit.

⁴ Papahagi, loc. cit., pp. 24-25.

de commerce, munies de privilèges importants, qui fonctionnaient au XVII-e et au XVIII-e siècles dans les villes de l'Autriche même, à Kronstadt-Braşov, à Hermannstadt-Sibiiu, à Gross-Wardein-Orade, à Beiuş (Belényes), à Tokay, etc. C'est par ces compagnies que se formèrent, avec les Sina et les Dumba, les Şaguna, qui devaient donner à la Transylvanie, vers le milieu du XIX-e siècle, le grand Métropolitain André Şaguna. Peut-être la famille Manicati ou Manicati Saphranos était-elle aussi originaire des centres roumains du Pinde¹.

Alors que ces marchands faisaient fortune dans le pays de l'empereur, d'autres de leur nation prenaient part au commerce de vins que faisaient en Pologne et jusqu'en Russie les *kazaklis* moldaves. L'un de ces derniers, Georges Trikoupa, qu'on appelait dans les villes de Pologne „Kosmiski“, d'une famille assez connue, demanda un manuel de grammaire élémentaire, une *Εἰσαγωγή γραμματικῆς*, au maître d'école de Moschopolis, qui était, en 1760, le protopope et hiérokiryx Théodore Kavalliotès (de Kavala), fils d'Anastase: les dépenses furent soutenues par un marchand de cette ville même, Antoine Hadschi-Georges Boua (Μποῦε), „eupatride“, noble de cette ville, qui comptait alors 40.000 habitants, dans 12.000 maisons², avec soixantedix-églises. Théodore était un ancien élève de la „Nouvelle Académie“ moschopolitaine, qui avait continué ses études à Ianina, dans l'école fondée par Caragiani, mentionné plus haut, et soutenue ensuite par Pano Maroutzi, Grec de Russie, époux d'une princesse phanariote: il eut pour professeur ce célèbre Eugène Bulgaris, qui trouva plus tard un abri dans l'Empire orthodoxe du Tzar. Ayant passé quelque temps à Miskolcz aussi, il devait mourir peut-

¹ Nos *Studii și documente*, XII, *passim*. — Voy. aussi plus bas.

² Papahagi, loc. cit., p. 20, note.

être à Venise en 1786, après un de ces voyages en Europe qu'entreprenaient comme un devoir les lettrés de sa ville natale (par exemple son collègue Hadschi-Tschagani, un écrivain aussi). Il publiait aussi, en 1770, chez le typographe vénitien Antoine Bortoli, cédant à l'insistance du même Kosmiski, une *Πρωτοπειρία*: elle contient un précieux dictionnaire grec vulgaire, valaque et albanais, et on y retrouve aussi une traduction de l'Ancien Testament en albanais. En 1774 paraissait, à Venise, aussi une seconde édition de l'*Εισαγωγή*. Nous lui attribuerions — à lui plutôt qu'à son émule Daniel — comme à un prédicateur, ces homélies traduites ou imitées du grec qu'on a découvertes tout dernièrement ¹.

On nous parle aussi d'autres manuscrits roumains écrits, en caractères grecs, comme cette Vie de Saint Antoine, de différents contrats et créances, ainsi que des registres de marchands roumains, datés de 1830-36².

Il paraît qu'à ce moment Moschopolis avait déjà subi cette invasion dévastatrice des Albanais, en pleine migration vers le Sud, vers la Morée, qui fut une des causes de sa ruine, mais certainement pas la seule.

En même temps furent ruinés les centres de Niculița, Gramoste, Linotope, Biticuchi, Birina. Les villes de Moloviște, Gopeși, Crușova, Nevesca, Clisura échappèrent seules à ce sort ³.

Déjà cependant les conditions favorables pour le com-

¹ Dachselt et Weigand, dans l'„Jahresbericht“, de l'Institut roumain de Leipzig, I—IV.

² Abeleanu, *Neamul aromănesc din Macedonia*, Bucarest 1916, p. 55, note 1.

³ Arginteanu, ouvr. cité, pp. 234—235.

merce intérieur de la Turquie occidentale avaient disparu. La guerre russo-turque de 1769-1774 eut pour suite toute une série de troubles intérieurs, de migrations, d'attaques contre les villes connues pour leur richesse, Et cet état de choses dura jusqu'aux guerres de la Révolution française, qui amenèrent les Français en Dalmatie et en Albanie, guerres précédées en ce qui concerne ces régions par la fondation de l'État d'Ali-Pacha, qui comprenait, avec l'Épire entière, de nombreux territoires macédoniens et grecs et tous les districts de la Thessalie. De nouveau, le commerce afflua vers les villes du littoral et, à l'intérieur, vers Ianina, la Capitale du despote. Moschopolis ne pouvait plus vendre à Venise apauvrie ses draps, ses laines, ses peaux ; elle déchet lentement, ses maisons furent abandonnées et tombèrent en ruine, la partie la plus aisée, la plus intelligente et active de sa population quitta pour toujours le sol de la patrie, désormais stérile, pour s'établir dans ces centres de la Monarchie autrichienne, où les leurs faisaient partie depuis longtemps de la bourgeoisie la plus considérée.

Ou aurait pu s'attendre à un établissement de ces riches Aroumains aussi dans les principautés du Danube, où Rhigas, originaire de la Velestino roumaine, trouva pendant quelque temps un abri, comme employé au consulat de France et comme secrétaire d'un boïar. Mais, à l'époque dite des Phanariotes, ce n'était pas un territoire de sécurité pouvant remplacer l'autonomie locale dont cette population jouissait chez elle. On voit bien les princes de Valachie à partir de l'année 1784 accorder, sans doute d'après l'intervention des moines ou de quelque protecteur établi à Bucarest, une subvention annuelle au „saint et divin monastère qui s'appelle de Saint Naoum, près de la cité d'Ochrida,

hâti et élevé dès les fondements par le bon chrétien et le grand empereur Michel Boris (*Burisă*), consacré au pieux saint Naoum et où reposent les reliques de Sa Sainteté, faisant des miracles“¹.

Mais les Aroumains comme tels n'apparaissent pas. Les personnages nommés „Machidon“, parfois de simples paysans², n'étaient pas toujours originaires de Macédoine, quelle que fût, du reste, leur nationalité; Alexandre-le-Grand enflammait à cette époque encore l'imagination populaire. On rencontre cependant un Théodore de Crușevo, Tudurachi Crușuvan, à Jassy en 1816³.

On trouve encore des Moschopolitains en Roumanie vers 1812-3⁴.

Les habitants de Negrita (un Crezuto, un Cota) sont mentionnés à la même époque, et à Vienne il y avait des négociants venus de Metzovo, de Șatista, qui signaient à côté du professeur Boiagi dans la liste de ceux qui s'abonnaient à tel ouvrage grec⁵. En 1816 il y avait à Pesth, dans la société de Nicolas Roja, des deux Grabovschi (de Gabrovo), d'autres Roumans nés en Macédoine, comme Țica, Athanase Pulievici, Athanase Cheptenaș, un Ma-

¹ Photographies dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine; nous avons publié ce document, d'après la forme du 18 avril 1792, dans notre *Revista Istorică*.

² Ionașco Machidon; nos *Studii și documente*, VI, p. 129, no. 11; un Souldschar Basile Machedon, en 1797; *ibid.*, VII, p. 345; un Étienne Machidonean à Botoșani en 1776; *ibid.*, p. 126, no. 23; une Hélène „Macedon“ à Naszód, en Transylvanie (1806), *ibid.*, VIII, p. 96, no. 40.

³ *Ibid.*, VII, p. 145, no. 90. En 1824 des „marchands de Macédoine et d'Épire“ achetaient des bestiaux et du suif à Craiova; *ibid.*, VIII, pp. 92-94.

⁴ *Revista istorică*, IV, p. 111.

⁵ *Ibid.*, 113 : un Țanța fils, deux Postolaca, un Vildari, un Ciuf (Tzoufi), un Furunța, un Cica, un Doiu.

ciuca, un Mociu, un Mușicu, plusieurs Derra ¹. A la même époque une tragédie de Sophocle est publiée aux dépens du Roumain Marc Georges Carța (Kartza) ². Un Georges Muțu était libraire à Pesth, un Naoum, un Dona à Miskolcz, les frères Cucunghel à Sérès ³.

Vienne et Bude furent surtout désormais la résidence de ces marchands qui continuèrent leurs relations avec l'Orient, qu'ils connaissaient si bien ⁴. Mais, cette diaspora des „eupatrides“ de Moschopolis s'étendit beaucoup plus loin : sans mentionner ceux qui ne revinrent plus de Philadelphie en Amérique, le protopope Oukouta, un *Μοσχολίτης*, qui n'oubliait guère son origine, s'établit dans cette qualité à Posen, „dans la Prusse méridionale“, et c'est de cette ville qu'il envoya son manuscrit en 1797 à Vienne, où les frères Markidès Poulio (Puliu), des Aroumains aussi, de Șațișta, travaillaient comme éditeurs d'ouvrages grecs, qu'ils envoyaient dans la Turquie proprement dite et dans les Principautés danubiennes, où il y avait un nombreux public lettré. Cet ouvrage, consacré „à l'honneur de sa nation“, s'appelle : *Νέα Παιδαγωγία* et comprend, ainsi que le montre le second titre, un „Alphabet pratique“ (*Ἀλφαθητάριον ἔθκολον*) pour les „Romano-Vlaques“. C'est un ouvrage de grammaire, contenant les prières usuelles dans le dialecte des Aroumains ⁵.

L'ouvrage du prêtre Daniel, fils de Michali Adami Hadschi de Moschopolis, publié en 1802 à Constanti-

¹ *Ibid.*, p. 113. Cf. „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXIX, pp. 6, 24 note 4, 30-1 (des patrons d'ouvrages publiés à Venise et ailleurs: Puiu Puiovici, etc.).

² „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVIII, p. 389.

³ *Ibid.*, p. 388.

⁴ Dès 1751 Démètre Misios de Cozéna et Géorgiopoulos de Șațișta faisaient imprimer un „thysiastère“ d'autel; nos *Studii și documente*, XII, p. 300, no. 14.

⁵ L'ouvrage a été reproduit par Papahagi, loc. cit.

nople, à ce qu'il paraît¹, a-t-il eu une édition moscho-politaine, vers 1770, ainsi que l'a affirme Leake, qui en reproduit le „lexique en quatre langues“ (grec, slave, albanais et valaque)? La qualité de „didascalé“ de l'auteur serait un argument, car il ne fut pas le maître d'école de ses jeunes congénères à Vienne; il fut, du reste, comme Kavalliotès, aussi, hierokiryx et prédicateur. Son *Εισαγωγική διδασκαλία* fut imprimée donc en 1802 par les soins du Métropolitte de Pélagonie, Nectarius, et la préface versifiée recommande „aux Albanais, aux Valaques, aux Bulgares et à d'autres nations“ d'„abandonner leur langue et leur coutumes barbares“ pour adopter celles des Grecs, leur maîtres en fait de civilisation.

Ces idées ne dominaient plus la pensée des Aroumains transplantés dans la Monarchie des Habsbourg, juste à l'époque où un puissant courant national vivifiait leurs frères de Hongrie, au commencement du XIX-e siècle. Du reste, il n'est pas probable, ainsi que nous l'avons déjà dit, que Vienne, d'où les frères Poullio avaient été contraints à partir, dès 1798, à cause de leurs relations avec Rhigas le révolutionnaire, soit le lieu d'impression de cet écrit.

Au XVIII-e siècle, enfin, parmi les professeurs „grecs“ des écoles de Bucarest et de Jassy, dont l'importance précéda de longtemps celle des établissements plus pauvres de Constantinople, de Chalké, de Smyrne, de Cydonie, etc., les Roumains du Pinde reconnaissent plusieurs comme appartenant à leur race: un Darvaris, auteur d'un ouvrage pédagogique, un Gobdélas, mathématicien, qui écrivit aussi, dans sa retraite

¹ Cf. Wace et Thompson, *The nomads of the Balkans*; Londres 1914, p. 297.

en Pologne après 1821, une étude sur Alexandre-le-Grand dans les tradition asiatiques, un Étienne Kommitas, engagé vers la même époque pour l'école valaque du prince Jean Caragea.

Le mouvement de rénovation qui animait tous les Roumains, leur rappelant, pour leur inspirer confiance dans l'avenir, leur origine romaine, est servi aussi par les nouveaux produits littéraires des Aroumains de Vienne. Roja essayait, dès 1809, dans sa *Măestria ghiovăsirii românești cu litere latinești* („art d'écrire le roumain en lettres latines“), ouvrage paru à Pesth, de donner un nouveau vêtement, en relation avec la tradition romaine, à son dialecte aroumain : son ouvrage est aujourd'hui très rare. Tout récemment M. Papahagi a donné, après avoir réédité Kavalliotès et Daniel, une nouvelle édition de la grammaire de Michel G. Boiagi, professeur à l'école grecque de Vienne, parue, avec un texte grec et allemand, en 1813 (Mihail G. Boiagi, *Gramatică romînă sau macedo-romînă*, Bucarest 1915). Cette grammaire est très intéressante sous le rapport philologique sans doute, mais l'élément local dans la pensée de l'auteur, aussi bien que dans les sujets dont s'occupent les dialogues qui suivent, en aroumain, en grec et en allemand, manque complètement. C'est un Roumain d'Autriche qui écrit : né peut-être dans ce pays, où il devait finir ses jours en 1842, ses attaches avec les régions du Pinde sont très faibles ¹.

Il ne faut pas oublier non plus, comme soldats, les Roumains du Pinde, qui, s'étant mêlés aux Albanais, leurs voisins et leurs amis, prirent service, avec ces derniers, dans la garde des princes danubiens. Nous a-

¹ Cf. Arginteanu, loc. cit., p, 238 et suiv. et notre *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest 1919.

vons démontré qu'un des capitaines du mouvement révolutionnaire de 1821, un des plus fervents auxiliaires d'Alexandre Ypsilanti, le chef de l'Hétairie rénovatrice, le capitaine Iordachi (Géorgakis pour les Grecs), était originaire des villages roumains de l'Olympe (il est connu même sous le nom d'„Olympiote“)¹; le poète Bolintineanu affirme l'origine roumaine du collaborateur de Iordachi dans la révolte, le capitaine Farmachi (Pharmakis). D'après lui², Cara-Georges lui-même, l'initiateur héroïque de la révolution serbe, aurait été de race valaque, ce que pourraient indiquer son surnom de Noir (cf. le nom des Karakatschanes déjà mentionnés) et la présence dans cette Serbie libre de nombreux Roumains du Pinde, qui lui donnèrent des personnalités aussi notables que celles du général Zinzar (c.-à-d. Tzintzare) Marcovitsch, de feu Patschou, ministre des Finances sous les rois Milan et Alexandre, et de M. Vladan Géorgévitsch, ancien président du Conseil et écrivain politique, historien aussi très bien connu.

Avec leur pratique d'armatoles, leur témérité de bergers et leur ancienne tradition de guerilleros, il était impossible que les Roumains du Pinde ne prissent leur place dans la guerre, avant tout chrétienne, vengeresse, libératrice, et grecque seulement en seconde ligne et plus tard, qui fut entreprise en 1821 contre l'oppresser et la païen. Tout récemment les habitants, albanais et roumains, des onze villages de Souli avaient porté, sous leur chef, Giavela, des combats acharnés contre Ali-Pacha, le tyran de Ianina, nouveau Thomas Prélioub³. Les descendants de Vlachavas, de Milioni et

¹ *Calătorii* (voy. plus loin), p. 112.

² Coletti devint le plus remarquable chef politique de la nouvelle Hellade.

³ Nous avons publié des quittances de Boiagi dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, section littéraire, XXIX.

de Bucovale, d'Androuzto (1770), les camarades de Caciandoni, l'ennemi du cruel Ali, les Bociari (Botzaris), les Coletti¹, etc., avaient à l'égard de l'Empire ottoman déchu et d'autant plus prétentieux et plus avide, les sentiments qu'avaient jadis eus envers l'Empire byzantin corrompu les Vlaques de Nicolită.

On peut affirmer, écrivait Edmond About en 1858, dans sa „Grèce contemporaine“, que ce sont les armatoles de Thessalie qui ont fondé par leurs sacrifices la Grèce d'aujourd'hui².

La nouvelle littérature grecque doit en outre à ces Roumains du Pinde un poète aussi important que Valaoritès et un savant d'une si riche et variée érudition que M. Sp. Lambros, professeur à l'Université d'Athènes.

VIII.

Renaissance des Roumains balcaniques par l'État roumain.

Le sentiment de communauté nationale roumaine devait transplanter enfin les intellectuels des Aroumains dans la Roumanie, unie et libre, du Danube. On essaiera de Bucarest une réviviscence de l'école et de l'Église roumaine dans ces contrées de „Macédoine“. Un long et coûteux labeur, qui dura presque un siècle, sans atteindre tous les résultats qu'on espérait.

En dehors de Michel Kogălniceanu, l'historien et plus tard le grand homme politique, qui, suivant les traces des vieux chroniqueurs, s'occupa dans son

¹ Cité par Victor Lazăr, *Die Südrumänen*, Bucarest 1910, p. 60 note 1.

„Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens“, parue à Berlin, en 1837, aussi des Roumains d'outre-Danube, les premiers Roumains des Principautés qui manifestèrent un intérêt pour la vie de leurs congénères dans les Balkans furent ceux des exilés du mouvement révolutionnaire valaque de 1848 qui, au lieu de chercher un abri en Occident, où commence le grand travail de propagande pour l'idée nationale, durent pour quelque temps vivre en Turquie.

Entre autres, le poète Démètre Bolintineanu, un des plus grands parmi les romantiques, dont la famille, appelée d'abord Cosmad, était elle-même originaire du Pinde. Son livre sur ces frères oubliés, qu'il alla visiter de village en village, fut une vraie révélation pour un public malheureusement trop peu préparé à la comprendre. Sans avoir une vraie valeur d'information, il donne une image juste et sympathique de ce petit monde patriarcal. Jean Eliad (Héliade) Rădulescu, un des chefs de la révolution et celui qui donna sa direction à la littérature roumaine moderne, s'est occupé aussi de ce fragment épars de sa race. Dans un de ses articles, d'un nationalisme enthousiaste, César Boliac reconnaît tout ce qui relie les „Macédo-Roumains“ — ce terme fut employé bientôt pour désigner les Aromâni — au tronc principal de la nation. Jean Ionescu, le président, sous la république de Bucarest, de la commission agraire, fut chargé d'administrer les biens du Grand-Vizir dans la Thessalie, où il trouva une grande partie de ses congénères. Un Démètre Brăfianu, un C. A. Rosetti, un Jean Ghica, prince de Samos, un Constantin Negri, plus tard agent des Principautés à la Porte, un Démètre Ralet — celui-ci un Moldave — rencontrèrent au cours de leurs pèlerinages des Roumains bal-

caniques qui leur firent connaître combien était grande et encore vivace l'extension du roumanisme dans les Balcons. Et Nicolas Bălcescu, l'historien de Michel-le-Brave, trouve des termes énergiques pour parler des Roumains qui du Danube jusqu'au Balcan ont une si grande partie dans la population de la province bulgare, — mais dont la partie qui habite près de la rive droite du fleuve vient sans doute de lentes infiltrations valaques, à l'époque où l'oppression des princes phanariotes, dont le régime était plus lourd que celui des Pachas eux-mêmes, provoquait des émigrations continuelles.

Aussitôt après le mouvement de 1848 des projets furent formés pour venir en aide à ces Roumains restés sans appui dans leur patrie même. Le consul de France à Bucarest, Poujade, époux d'une Ghica, parente de la célèbre Dora d'Istria, le prince de Moldavie Grégoire Ghica s'en occupèrent; le poète Bolintineanu présenta un mémoire au Vizir Fouad, lui recommandant de donner à cette population une Église nationale, des écoles dans sa langue et de lui rendre les anciennes charges de gardiens armés des vallées de Macédoine¹. Il y eut aussi une intervention diplomatique de la part de C. Negri, cet agent à Constantinople des Principautés. On recommandait déjà une alliance entre l'intelligence valaque et l'audace albanaise².

De leur côté, ces Roumains qu'on venait si heureusement de „retrouver“ témoignèrent les mêmes sentiments de joie et de fierté que tous les éléments non-

¹ Bolintineanu, *Călătorii la Romîniî din Macedonia*, Bucarest 1863, pp. 76-77.

² *Ibid.*, pp. 78, 154.

libres de la nation au moment où, grâce aussi au généreux patronage de la France, à l'appui fraternel de l'Italie sarde, les deux pays roumains entre les Carpathes et le Danube, Moldavie et Valachie, réussirent à former, sous le prince Alexandre Jean Cuza, un seul pays. Un ancien officier valaque, Démètre Cozavovici, se trouvant à Bucarest, forma le premier comité pour l'école en langue nationale. Et bientôt, lorsque les hommes de 1848 furent vraiment les maîtres du pays, un fonds de propagande scolaire fut introduit dans le budget des Principautés Unies. La première école fut ouverte par Démètre Atanasescu, à Tîrnova, près de Monastir, ville où s'étaient réfugiés, créant son importance, des fuyards de Moschopolis. Le moine Averchie d'Abela prit sur lui d'amener des élèves des Balcons pour l'école préparatoire qu'on venait d'établir dans la Capitale de la Roumanie¹. On traduisit là-bas l'Écriture en dialecte, et un philologue bucarestois, Massimu, donna la première grammaire.

Parmi les premiers instituteurs roumains qui allèrent introduire dans leur patrie lointaine cette langue littéraire de Bucarest qui, malgré les similitudes patentes, malgré l'unité absolue du fonds², demandait une initiation spéciale de la part de ces enfants du Pinde, qui n'avaient jusqu'alors jamais entendu parler, autrement que par les récits des marchands, de ce pays de prospérité et de lumière où ils pouvaient se faire entendre dans leur langage maternel, il y en eut un qui avait des qualités d'initiative, d'organisation, d'habileté tout à fait extraordinaires.

¹ Cf. Arginteanu, ouvr. cité, p. 280 et suiv.; Cordescu, *Școalele din Macedonia*, Bucarest 1906.

² Cf. Lenormant, *Les pères valaques de la Grèce*; dans la „Revue orientale et américaine“ de 1864. Cf. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*.

Ce fut Apostol Mărgărit.

Né en 1832, il était encore très jeune lorsqu'il commença une œuvre qu'il ne devait abandonner qu'à bout d'efforts et devant de basses intrigues qu'avait encouragées les erreurs de ses vieux jours. Connaissant parfaitement le milieu turc, dans lequel il savait se gagner et s'entretenir des relations précieuses, il était en même temps en rapports avec la propagande catholique qui pendant le second Empire poursuivait aussi un grand but politique dans cet Orient soumis au Sultan: Jean Piétry, le rédacteur du *Courrier d'Orient*, le missionnaire Faveyral, un des meilleurs amis des Roumains dans les Balcons, furent parmi ses appréciateurs et ses amis. Par ses brochures françaises („Réfutation d'une brochure grecque, par un Valaque épirote“, 1878; „Études historiques sur les Valaques du Pinde: Les Grecs, les Valaques, les Albanais et l'Empire turc“, 1886; „La politique grecque en Turquie“, 1890) il fit plus que tout ce que ses prédécesseurs avaient pu faire jusqu'alors et ce que devaient faire ses successeurs pour la nouvelle propagande nationale.

Dans ces opuscules, auxquels collabora le bon père Faveyral, Apostol Mărgărit trouvait que Ianina avait parmi ses plus riches marchands des Valaques authentiques, comme les Ceanaca, les Gioanopoulo (de Metzovo), les Paraschi (de Siracou), les Mechiu, les Bigiu, les Crustali et autres (de Síracu ou de Calarités). Dans la Zagori de l'Épire, il constatait que, si trente-trois villages se sont en partie grécisés, onze autres, et les plus importants, Laița, Dobrinova, Leșenița, Palichori, Cerneși, Macrini, Grebeniți, Floru ou Flamborari, Băiasa (Vuvusa), Șesu et Paléoseli, ayant, vers 1880, une population de plus de 15.000 habi-

tants, ont conservé leur langage. Les Valaques de Metzovo, qui ne partagent leur ville avec aucune autre nation, s'élevaient au nombre de 8.000, en regard de 3.000 habitants à Siracu, de 1.500 à Calarités ; la population de Samarina était chiffrée à plus de 16.000 hommes¹.

En 1877 la direction de l'enseignement roumain fut confiée à ce propagandiste énergique. On en vit bientôt les effets. Avant 1878 il n'y avait que onze écoles roumaines élémentaires en Macédoine. Et encore les persécutions des évêques grecs firent que certaines d'entre elles, ayant un caractère privé, furent fermées. Après la guerre dans laquelle la Roumanie avait dû entrer aux côtés de la Russie pour en sortir victorieuse², cet enseignement prospéra rapidement, bien qu'on dût abandonner bientôt la Thessalie, cédée à la Grèce. Jusqu'en 1890 vingt-quatre autres écoles furent ouvertes (sept pour les jeunes filles), et il y eut un gymnase à Monastir, des classes secondaires à Crușova, une école mixte à Constantinople.

De nouvelles intrigues grecques amenèrent de nouveaux empêchements en 1882. Cinq ans plus tard la Porte admettait que les Roumains ont le droit d'entendre le service divin dans leur langue³, droit dont on fit usage bientôt, au cours d'un conflit avec les évêques grecs. En 1892 il y avait dans 63 écoles 3.382 élèves, et cinq ans après le nombre des écoles avait atteint 90, celui des églises 25.

¹ *Les Grecs, les Valaques, les Albanais, etc.*, pp. 73—75.

² Cf. Mărgărit, dans les *Convorbiri literare*, année 1874; T. Burada, *Cercetări despre școalele românești din Turcia*; Émile Pieot, *Les Roumains de la Macédoine*, Paris 1875.

³ *Episcopatul Romînilor macedoneni* (tiré du journal „Voința Națională”), Bucarest 1897, p. 15 et suiv.

Deux gymnases fonctionnaient, à Monastir et à Iainina, dès 1880 et 1886, une école de commerce à Salonique dès 1899. La reconnaissance de la nationalité roumaine par un iradé du Sultan le 23 mai 1905 n'eut pas non plus de résultat. Les évêques grecs de Monastir, de Katérina, de Grébéna, de Drama, de Kozani, qui craignaient de perdre leurs ouailles, organisèrent des bandes de brigands qui punirent cruellement les Roumains pour avoir voulu conserver leur nationalité par les moyens de l'église et de l'école. Cette œuvre de massacre dura pendant deux ans, et ses patrons réussirent à ramener au bercail quelques milliers de rênégats intéressés ou de pauvres âmes effrayées.



Roumain du Pinde

L'évêché demandé dès 1880 ne fut accordé qu'en 1894. Comme le Patriarcat grec tardait, avec une obstination muette, des démonstrations avaient eu lieu contre les prêtres de nation étrangère. Or l'élu, Anthime, Métropolitte d'Ochrida, mais résidant au milieu des Roumains à Crușevo, n'eut pas le courage qu'il fallait pour se maintenir. Il abdiqua, et disparut.

La propagande de Mărgărit en fut atteinte mortellement. Sa politique avait ses côtés faibles. Représentant une minorité dont, de plus, la partie la plus vivace émigrerait si facilement et en grand nombre, elle ne s'appuyait pas, tout en combattant les Grecs, sur un autre élément chrétien du pays, car les adhésions à l'Exarcat bulgare, créé par la Russie en 1870, étaient très rares en dehors de la Mėglénie. Depuis la chute du prince Cuza et surtout depuis la disparition de l'influence française en Orient, l'appui de la France manquait. A Bucarest il n'y avait pas de base solide, car le pays était en proie aux luttes de parti, et les conservateurs voulaient se défaire d'Apostol Mărgărit, considéré comme inféodé aux libéraux. Et, enfin, les communautés qu'on avait promises pour défendre sur place ces intérêts religieux et scolaires d'un groupe de population, ne réussirent que très rarement.

Il en résulta un grand discrédit pour la question elle-même.

Après la chute de Mărgărit on chercha à former, comme chez les Grecs et les Bulgares, des éphories pour l'église et l'école. On peut dire que généralement elles ne correspondirent pas à ce qu'on en attendait. Les marchands, les propriétaires de troupeaux n'en étaient pas encore là en ce qui concerne l'habitude

de procéder solidairement, en groupe. Quant aux intellectuels préparés d'après les méthodes de Bucarest, ils s'empressaient d'y aller pour se faire une carrière. C'est à Bucarest que parurent les revues et les journaux, de la *Frăția întru Dreptate* de 1880 à *Graiu Bun* qui paraissait peu avant la guerre, dans ce dialecte auquel on avait fini par reconnaître le droit de vivre et l'importance pour une vraie propagande féconde.

Mais heureusement le peuple offrait par lui-même une invincible résistance à des tentatives nouvelles de le dénationaliser. Les mariages mixtes sont rares. Les villages, contenant, selon la coutume roumaine, des parents plus ou moins éloignés, sont encore



Femme du Pinde

des citadelles fermées à l'étranger. Les visiteurs, comme les deux érudits anglais, Wace et Thompson, parlant et écrivant avec tant de maîtrise le dialecte, qui traversent aujourd'hui le pays du côté de Samarina, de Pleša, de Grébéna, de Metzovo, ou bien chez les Farchériotes d'Acarnanie (six villages), vers les sources de l'Aspropotamos, où vivent encore d'une vie énergique Siracu, Călarlii-Kalaritès, près du district des Malakassi, vers l'Olympe (à Vlakho-Livadi), ou enfin dans les régions de Véria, de Vlach-Klissoura et Şişani, de Nevesca, Belcamen et Pisuderi, de Gramoste, de Corcea (Koritsa), près de l'ancienne Moschopolis, et de Şipisca, ceux qui étudient le grand groupe macédonien, à Ochrida, Gopeşi, Cruşova, Molovişte, Nijople, Tîrnova, Magarova, Monastir, Struga et Beala, la région albanaise (groupe de Lunca et de Gabrovo, celui de la rivière de l'Aous, celui de Bérat), la forteresse méglénienne sur le Vardar (Guevguéli, Liumniţa, Nînta) et les Valaques du col de Dschoumaïa, retrouvent les anciens noms géographiques, les anciens usages de migration, les anciennes fêtes et les anciennes coutumes, les anciens chants et les anciens contes: tout le monde a une fraîcheur que les tempêtes qui se sont abattues sur sa paix souriante n'ont pu définitivement flétrir.

Aujourd'hui les Roumains du Pinde forment donc des oasis, parfois très larges, au milieu de populations d'autre langue, sinon toujours d'autre origine aussi. A côté des Mosehopolitains, dont l'importance économique a disparu, il y a les Grămosteni près du mont Gramos, les Roumains du Pinde proprement dit, portant la *sarica* de laine des vrais bergers, les habitants de Cruşova et de Gopeşi, près de Monastir-Bitolia, — des artisans et des négociants —, les Farchériotes ou Farchiliotes, en Albanie, les plus hardis des nomades,

les Roumains de la Mousakia, ou Muzăchiari, dits aussi Arnăuchenî, de la plus belle race, les Moțani, dont le nom rappelle celui des Moți des montagnes occidentales de la Transylvanie, les „Valaques albanais“, les Tărăpani du côté de la Bulgarie, les Serkatschanes ou Karakatschanes, parlant le grec, les Roumains du côté de Sérès, les Roumains turquisés de Caradschova, les Copăciari parlant le grec¹. Leur territoire s'étend, sur le sandschac de Bérat, sur les environs de Scutari, sur le district de Ianina, sur la province d'Argyrokastron, sur la région à l'Orient de Monastir jusqu'au lac d'Ochrida, sur les bords du Skoumbi, sur les rebords de Vlach-Klissoura, sur une partie des vilaiets de Cossovo et de Salonique, outre les Mégléniens près du Vardar, du côté de Guevguéli, de Caraféria, de Katérina, et les Thessaliens du côté de Volo et ailleurs en Thessalie². Leurs principales villes sont Crușova, Prilep, Gopeși, Moloviște, Tirnova, Magarova, Nijople, Ochrida, Resna, les deux Biala, Moschopolis, Florina, Nevesca, Vlakho-Klissoura, Blața, Véria, Vélès, Niagusta, puis, dans le Pinde, Metzovo ou Aminciu, Vlakho-Livadia, Samarina, Abela, Perivolo, Băiasa, Kalaritès.

Quant à la distribution de ces Roumains qui ne quittèrent par leur patrie, ils habitaient, en ce qui concerne les villes, à Véria (aujourd'hui 5.000 Roumains), à Metzovo (aujourd'hui 8.000 Roumains), à Coritza, à Sérès, à Crușova, à Monastir, à Ochrida (2.400), à Kastoria (1.300), à Elbassan (aujourd'hui 1.000 Roumains), à Bérat (aujourd'hui 4.000 Roumains), à Tirana (aujourd'hui 2.000), à Cavaia, à Avlona (aujourd'hui

¹ Cf. aussi N. Popilian, *Romii din Peninsula balcanică*, Bucarest 1885.

² Victor Lazăr, *Die Südrumänen*, p. 7 et suiv.; Abeleanu, *Turcia europeană, geografie fizică și politică*, 1905.

2.500), à Durazzo (aujourd'hui 2.400 Roumains), à Argyrokastron (aujourd'hui 4.000 Roumains), à Prévésa (aujourd'hui 4.500 Roumains), à Perlepe (Prilep), à Scouria (aujourd'hui 5.500 Roumains), à Ueskub-Skoplié, à Prizren, à Prichtina (dans ces trois centres ensemble il y a environ 9.000 Roumains)¹. Actuellement leurs principaux autres centres sont : Barakli-Dschoumaïa (5.000 Roumains), Nevrocop, Niagusta (3.000 Roumains), Nînta (5.500 Roumains musulmans), Cupa (1.100 Roumains), Oşani (2.100), Tîrnova, Magarova (6.000), Nijople (4.000), Molovişte (4.900), Gopeşi (4.700), Corcea (4.500), Voscopole (4.000), Negovan (2.000), Belcamen (3.500) Pisuderi (3.500), Neveasta (7.000), Vlakh-Klissoura (8.000), Siatista (Şatiştă; 18.000), Vlaholivada (8.000), Grebena, Samarina (8.000), Simixi (2.000), Avela (5.000), Perivole (6.800), Turia (4.000), Milia-Amer (1.000), — patrie de cet esprit universel qui fut vers 1800 Daniel Philippide — Cavaia (5.500), Breaza (1.500), Furca (1.800), Palioséli (2.500), Pazi (3.000) Ferica (3.000), Băiasa, etc.

L'apport de la vitalité aroumaine est très important aussi dans la vie moderne des Roumains du Danube. Parmi les membres les plus anciens de l'Académie Roumaine se trouve le traducteur d'Homère, M. J. Caragiani, auteur d'études minutieuses sur ses congénères du Pinde. Un de ses parents, M. Péricle Pappahagi, a publié ou édité toute une bibliothèque sur les Roumains du Pinde, s'occupant pendant de longues années du folklore de ses frères, de leur littérature au XVIII^e siècle, de leur langue. Parmi les po-

¹ Les chiffres d'après Abeleanu, *Turcia europeană*, Bucarest 1905. Des chiffres de beaucoup supérieurs dans C. Noe, *Les Roumains Koutzo-Valaques*, Bucarest 1913.

êtes roumains, la tradition de Bolintineanu fut continuée par l'imitateur de ce dernier, Haralamb Grandea; M. G. Murnu, professeur d'archéologie à l'Université de Bucarest, qui donna la meilleure traduction en vers de l'Illiade et a étudié le passé des siens au moyen-âge, est aussi l'auteur de poésies originales; MM. Pierre Vulcan, Nuși Tului, les frères Papazisu et, dans la nouvelle, M. Marc Beza ont enrichi la littérature roumaine de ces dernières années sans négliger dans leur activité littéraire leur dialecte maternel. M. N. Bațaria, (Batzaria), qui, grâce à ses relations avec les Jeunes Turcs, lors de leurs agitations en Macédoine, arriva à être ministre du nouveau régime et représenta la Turquie à la conférence de Londres, commença en publiant, sous le pseudonyme de „N. Macedoneanu“, des esquisses de vie locale qui offrent un réel intérêt. Nous avons aussi de la part de M. Const. Noe, un des rédacteurs actuels de la presse roumaine en Bassarabie, des contributions à la connaissance des Macédo-Roumains, et de nouvelles forces se préparent dans les universités roumaines pour des études d'histoire et de philologie.

Dans les villages du Pinde la source de la poésie populaire n'a pas tari jusqu'à nos jours.

* * *

La paix de Bucarest (1913), avec ses garanties pour le développement culturel et religieux des Roumains, ne porta pas cependant remède à un état de choses déplorable pour les Roumains balcaniques restés à leurs foyers, en butte aux persécutions les plus acharnées. „Nous n'avons pas de père, nous sommes perdus“, c'est ainsi que se plaignaient les Aroumains délaissés, à la vue de leurs frères plus heureux de Roumanie.

Mais la principale faute n'est pas celle des inspecteurs et directeurs, des consuls et des agents roumains. Elle est plus lointaine. Au moment où la richesse, l'intelligence des „Vlaques“ émigrèrent de Moschopolis à Pesth, à Vienne, en Europe et en Amérique, le propre sort de ces derniers était scellé. Ces marchands, ces maîtres d'école devaient être dénationalisés dans le milieu occidental où ils étaient clairsemés et, de leur côté, les simples bergers restés chez eux, les humbles artisans, les boutiquiers pauvres ne pouvaient pas progresser sans une classe dirigeante formée et restée dans le pays. Or ceux qui néanmoins devenaient des lettrés ou des ouvriers entreprirent une nouvelle et dernière émigration : les premiers passèrent en Roumanie, les autres jusqu'en Amérique.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette perpétuelle scission entre les éléments supérieurs et le bas peuple l'explication de la décadence — que nous croyons passagère — qui atteignit un des peuples les plus anciens, les mieux doués et les plus sympathiques de la vieille Europe. Après le dernier partage de l'Empire ottoman, il n'y a qu'un seul pays où on puisse essayer une œuvre de plus grande solidarité nationale, aussi par le retour des émigrés : dans un futur État albanoroumain.

Nous finissons donc en indiquant à ceux qui auront la décision sur les problèmes des Balkans cette solution que deux nations désirent également et qui ne pourrait porter dommage à aucun droit ethnique ou historique — ainsi qu'on l'aura vu dans ces pages mêmes — des voisins.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Préface	III
Les origines	1
Les Roumains du Pinde avant leur mention dans les sources	5
La Grande-Valachie thessalienne	8
Les Roumains du Pinde fondateurs d'État (1186)	13
Despotat d'Épire et Grande Valachie	18
La diaspora roumaine dans les Balcons	28
Les Roumains balcaniques sous les Turcs	33
Rénovation économique et culturelle des Roumains du Pinde	37
Renaissance des Roumains balcaniques par l'État roumain	51

Prix : 4 francs